This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

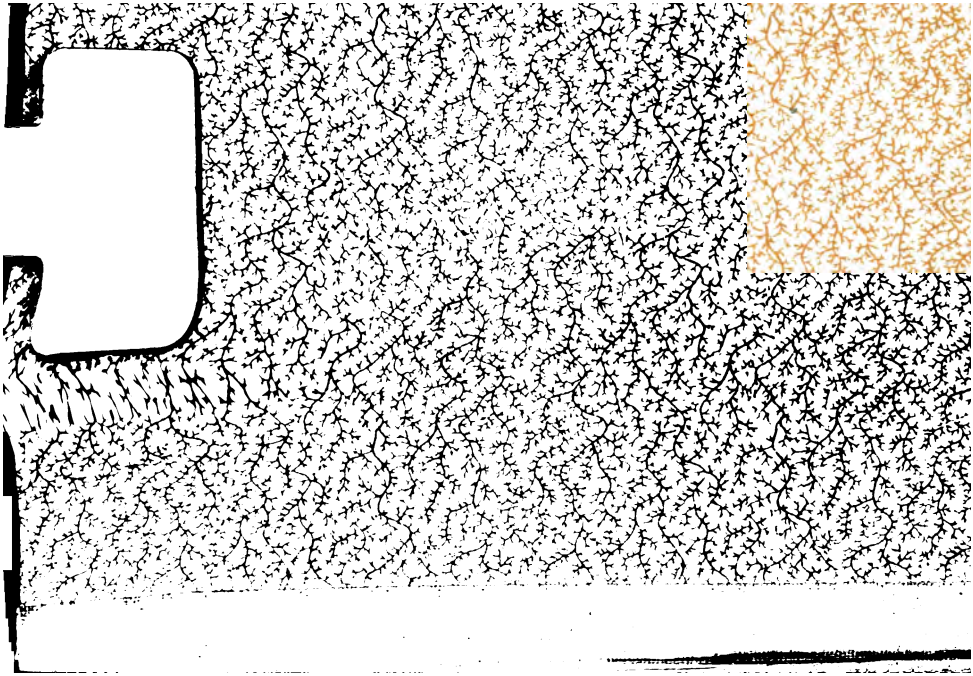
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581084 0



CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
SAUVÉ DE LA NOUE.

TOME PREMIER.

CATALOGUE
DES CHEF-D'ŒUVRES
Actuellement en vente.

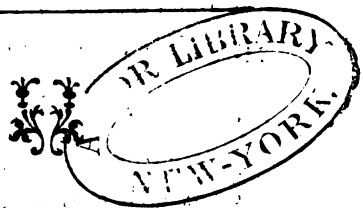
Chef d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes, 11 liv.; de Racine, 6 v. 7 liv.; de Molière, 10 v. 10 liv.; de Scaron, 1 liv. 4 s.; de Champmêlé, 14 s.; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Campistron, 2 vol. 2 liv.; de Boindin, 16 s.; de J. La Fontaine, 1 liv. 4 s.; de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv.; de La Fosse, 1 liv.; de Le Sage, 2 v. 2 liv.; d'Alexis Piron, 3 v. 3 liv.; de Baron, 1 liv. 5 s.; de Crébillon, 2 v. 2 liv.; de La Motte, 1 liv.; de Montfleury 16 s.; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Pompignant, 1 liv.; de La Noue, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Boissy, 2 v. 2 liv. 8 s.; de de Belloy, 3 volumes, 3 liv.; de Destouches, 4 vol. 5 liv.; de Fagan, 1 liv. 4 s.; de Collé, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Duvaure, 14 s. de Saurin, 3 v. 3 liv.; de Lafont, 16 s.; de G. de Merville, 15 s.; de La Chapelle, 12 s.; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s.; de d'Allainval, 1 liv.; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s.; de Beauchamps, 1 liv.; d'Autreau, 2 v. 2 liv.; de Quinault, 6 v. 6 liv.; de Poinsinet, 1 liv.; de Vadé, 3 v. 3 liv.; de Dhèle, 2 v. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 9 v. 10 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 v. 4 liv.

JEAN BAPTISTE SAUVÉ
DE LA NOUE.
Né à Meaux, en 1701, mort à Paris en 1761.

C. Monnet Pinxit *Duponchel Sculp.*

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE SAUVÉ DE LA NOUE.

TOME PREMIER.



A PARIS.

Au Bureau général des Chef-d'œuvres dramatiques, rue de la Sourdière, n° 14.

Chez { Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, / Valade aîné, Imprimeur-Libraire, rue Plâtrière, J. J. Rousseau, n° 12.

1791.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Vie de Sauvé de La Noue, suivie du Catalogue raisonné et Anecdotique de ses Pièces de Théâtre, et précédée de son Portrait.

Mahomet, Tragédie, précédée de la Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

L'Obstiné, Comédie, précédée du Sujet et d'une Note du Rédacteur.

VIE
DE LA NOUE.

JEAN SAUVÉ, surnommé de LA NOUE, naquit à Meaux, en Brie, le 20 Octobre 1701. Protégé, dès sa premiere jeunesse, par le Cardinal de Bissy, Évêque de ce Diocese, il fut placé, sous ses auspices, au Collége des Chanoines Réguliers de Sainte-Génevieve de cette Ville, où il commença ses études, qu'il vint ensuite achever à Paris, au Collége de Harcourt. Ceux qui l'ont connu prétendent que son esprit eût été propre à tous les états de la vie, et que, quelque fût celui qu'il eût voulu choisir, il auroit pu s'y distinguer; mais se sentant, de bonne-heure, un goût de préférence pour le Théatre, il s'y laissa entraîner, et alla débuter à Lyon, dans les premiers rôles, dès l'âge de vingt ans. Les succès qu'il obtint d'abord justifierent son choix et fortifierent son penchant pour une car-

riere qu'il devoit honorer dans la suite par la pureté de mœurs qu'il a conservée et par ses talens, comme Auteur et comme Acteur. LA NOUE, à quelque tems de-là, passa au Théatre de Strasbourg, où il fut également goûté du Public; et c'est dans cette Ville qu'il s'essaya dans l'art difficile de peindre les mœurs pour les corriger par l'arme du ridicule, et de retracer aux yeux les grandes passions et les intérêts politiques, pour en faire sortir la leçon des Rois. Il y composa sa petite Comédie des *Deux Bals* et sa Tragédie de *Mahomet second*, et il y fit jouer, en 1734, la premiere, qu'il appela modestement *Amusement Comique*; mais dans la gaieté de laquelle plusieurs personnes de goût reconnurent le germe du talent pour la bonne Comédie, et elles l'engagerent à se montrer au grand jour de la Capitale. Il quitta Strasbourg à Pâques de l'année suivante, et prononça, le jour de la clôture, un Discours, en vers, où il fait rapidement l'historique de l'Art Dramatique, exprime ce que doit être un bon Acteur, et célebre le Théatre de cette Ville, qu'il regarde comme une école qui en a fourni plusieurs excellens à la Capitale; et, particuliérement, l'illustre Le Couvreur.

Arrivé à Paris, LA NOUE s'y fit d'abord connoître comme Auteur, par son *Retour de Mars*, qu'il donna à la Comédie Italienne. Cette seconde petite Piece eut un très-grand succès, et fit desirer aux Comédiens Italiens que son Auteur se réunît à eux, afin de l'engager à composer pour leur Théatre, par l'intérêt qu'il y auroit s'il en étoit membre. Il l'en firent même solliciter par le Duc de la Trémoille; mais ce fut infructueusement, car LA NOUE s'associa alors à la Demoiselle Gauthier, qui avoit le privilége du Théatre de Rouen. Ils rassemblerent ensemble une Troupe, et allerent passer cinq ans dans cette Ville. Ce fut pendant ce tems-là que LA NOUE fit représenter à Paris son *Mahomet second*, qui réussit beaucoup; et l'on desira, de nouveau, qu'il vint lui-même jouir, à double titre, des suffrages du Public, sur le Théatre de la Nation; mais, en quittant Rouen, il fut passer quelque tems à Lille, en Flandres, où on le chargea, au nom du Roi de Prusse, de former une Troupe, qu'il devoit aller diriger à Berlin. Cette affaire lui offroit une expectative très-avantageuse. La guerre, survenue alors, dérangea le projet du

Roi de Prusse, qui ne songea plus à avoir un Théatre François ; et LA NOUE se vit obligé à congédier et à payer, de son propre argent, les Comédiens qu'il avoit engagés, d'après ce projet. Ce fut-là ce qui le détermina enfin à venir débuter à Paris. Il parut d'abord à la Cour, qui étoit à Fontainebleau, et ce fut le 14 Mai 1742, dans le rôle du Comte d'Essex. « L'intelligence et le naturel de son jeu y furent généralement goûtés, dit l'Éditeur de ses Œuvres, dans une Préface historique, placée au-devant. La Reine eut la bonté de lui dire, elle-même, qu'elle le trouvoit bon, et qu'elle le recevoit. Il fut, en effet, reçu le lendemain, et avec distinction. Le Public de Paris ne se croit pas toujours obligé à souscrire, en matiere de goût, aux décisions de la Cour ; mais dans cette circonstance la Cour et le Public furent d'accord. »

« Bientôt la Cour fournit à LA NOUE l'occasion de lui plaire dans un autre genre. Il fut chargé de travailler pour les fêtes du mariage du Dauphin, et il composa la Comédie-Ballet de *Zélisca*. C'étoit entrer en concurrence avec M. de Voltaire, qui, dans le même tems et pour le

même sujet, fit *La Princesse de Navarre.* Le Roi ne voulut point que LA NOUE pût ignorer le plaisir qu'il avoit pris à la représentation de *Zélisca;* il daigna l'en instruire de sa propre bouche. Il y avoit alors à la Cour les Spectacles des *Petits Appartemens;* LA NOUE en fut nommé le Répétiteur, avec cent pistoles de pension. Il fut particuliérement redevable de cette faveur au Maréchal de Luxembourg, ce digne appui des talens, et dont la bienveillance étoit un éloge. Un Protecteur encore plus illustre, le Duc d'Orléans, honora aussi LA NOUE des marques de sa confiance et de son estime, en lui donnant la direction de son Théatre de Saint-Cloud. »

« En 1756, LA NOUE couronna sa réputation Dramatique par sa Comédie de *La Coquette corrigée.* »

Il y remplit lui-même le principal rôle d'homme, celui de Clitandre, et il composa et prononça, avant la premiere représentation, un Discours où il peignit aux Spectateurs l'embarras que ses craintes, comme Auteur et comme Acteur, lui causoient.

« Cette Comédie fut sa derniere production,

du moins la derniere qu'il ait mise au Théatre, ajoute l'Éditeur de ses Œuvres. Il songea même dès-lors à y renoncer comme Acteur. Sa santé, fort affoiblie, en fut la principale cause. Elle n'avoit jamais été robuste, et ne pouvoit que s'altérer encore plus par le double travail de la scene et du cabinet. Il se restraignit à ce dernier, en se proposant d'achever, à loisir, les différens Ouvrages dont il avoit déja préparé les canevas. De ce nombre étoit une Comédie intitulée *L'Obstiné*, qu'il a finie, et trois Tragédies, *Cléomène*, *Thraséas* et *Antigone*; mais la mort ne lui a pas laissé le tems d'achever ces trois dernieres Pieces. Elle l'enleva aux Lettres et à la société, le 15 Novembre 1761, âgé de soixante ans. »

Il avoit quitté le Théatre à Pâques de 1757, et fait, le jour de la clôture, un Discours dans lequel il exprimoit au Public sa reconnoissance de l'indulgence qu'il lui avoit accordée comme Acteur, pendant quinze ans, et ses regrets d'être forcé à n'en plus jouir à ce titre. Il fut lui-même regretté du Public et de ses camarades; et il a mérité que l'on dît de lui : « A quel point un Comédien n'est-il pas estimable, lorsqu'il joint

aux talens de son état les mœurs et les sentimens d'un LA NOUE ! » rapporte M. de La Place, dans son Recueil d'*Epitaphes*, où il lui a consacré celle-ci :

« Ci-repose un défunt, digne qu'on le renomme :
» Il fut Comédien, Poëte et galant homme. »

Outre ses Pieces de Théatre, le Recueil de ses Œuvres renferme quelques Poésies, foibles à la vérité ; mais que l'on ne doit pas juger sévérement, parce qu'elles semblent lui être échappées dans des circonstances fortuites. En tout, dit encore son Éditeur, « ses Ouvrages décelent un génie flexible, un goût sûr, le ton le plus propre au sujet qu'il traite, et de l'aptitude à traiter plus d'un genre. Il paroît également à son aise, et dans le cothurne et dans le brodequin. Tel fut en lui l'Auteur, et ces traits lui peuvent être de même appliqués dans son autre profession. C'est dans toutes les deux le même tact et le même goût qui se manifestent. Ceux qui l'ont vu sur la scene, savent que la nature avoit peu fait pour son extérieur. Il n'avoit même qu'un foible organe ; mais l'intelligence et le naturel exquis de

son jeu enlevoient nécessairement les suffrages. Enfin à ces divers talens, LA NOUE joignit les mœurs et la probité ; vertus que les grands talens ne supposent pas toujours, mais qu'ils ne remplacent jamais. »

Les *Anecdotes Dramatiques* de l'Abbé de la Porte nous fournissent ces quatre vers sur LA NOUE, mais on n'en connoît point l'Auteur :

« On voit en LA NOUE un Acteur
» Qui fait très-bien son personnage ;
» A le lire, c'est un Auteur
» Qui fait encore mieux un Ouvrage. »

Et nous trouvons ces quatre autres, aussi anonymes, au bas de son portrait dessiné par Monnet, gravé par Litteret, et d'après lequel nous avons fait faire celui que nous en donnons ici :

« Lorsque LA NOUE, au Théatre François,
» De la vertu défendoit la querelle,
» Son jeu, ses vers en peignoient les attraits ;
» Ses mœurs en étoient le modele. »

CATALOGUE DES PIECES DE LA NOUE.

LES deux Bals, Amusement Comique, orné de chants, de danses et de spectacle, en un acte, en vers libres; représenté au Théatre de Strasbourg, le 7 Mars 1734; imprimé en 1765, dans les Œuvres de l'Auteur, un volume *in*-12, à Paris, chez Duchesne.

Dans cette allégorie, Mercure et Momus veulent chacun donner un bal aux Divinités de l'Olympe. Momus invite Vénus à se trouver au sien, avec l'Amour et les Graces : elle y consent; mais elle desire que Momus se charge de porter un billet d'elle à Apollon pour l'engager à faire avec elle un mascarade. Momus, humilié de l'emploi, renvoie Vénus à Mercure, accoutumé à cette sorte de messages. Elle demande, au moins, le secret à Momus, qui la menace, au contraire, de la tympaniser par ses traits

satyriques. Vénus piquée va trouver Mercure, qui se charge volontiers de la commission ; et, en reconnoissance, elle promet de n'aller qu'a son bal et d'y entraîner toutes les Déesses, et particuliérement la Jeunesse et la Folie. Momus, qui n'a invité au sien que les Dieux, croyant, par sa malice ordinaire, que les Déesses y viendront d'elles-mêmes pour se joindre à eux, est bien trompé en voyant qu'au contraire, les Dieux le laissent seul et vont tous chez Mercure pour trouver les Déesses ; et que les uns et les autres préferent le Dieu commode au Dieu malin et railleur.

La Noue, pour les morceaux de chant de cette petite Piece, en a employés quelques uns de différens Opéra, et, entr'autres, la quatrieme scene du troisieme acte du *Carnaval et la Folie*, Comédie-Ballet de La Motte et Destouches, dans laquelle un Professeur de Folie donne des leçons à des Ecoliers, partie en François et partie en Italien.

* Le Retour de Mars, Comédie en un acte, en vers libres, avec un Divertissement ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 20 Décembre 1735 ; imprimée à Paris, la même annee, chez Prault, fils, *in*-8°., et dans les Œuvres de l'Auteur.

* Mahomet second, Tragédie en cinq actes, en vers ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre

Théatre François, le 23 Février 1739; imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, chez Prault, *in*-8°., et dans les Œuvres de l'Auteur.

Zélisca, Comédie-Ballet, en trois actes, en prose, avec trois Intermedes de chants et de danses; représentée, devant le Roi, à Versailles, le 3 et le 10 Mars 1746; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur.

« Cette Comédie-Ballet fut représentée sur le grand Théatre de Versailles, par ordre du Roi, à l'occasion du premier Mariage du Dauphin, pendant l'exercice du Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre, et sous la conduite de M. Le Noir de Cindré, Intendant des Menus Plaisirs, dit La Noue, dans un court Avertissement, placé au-devant de sa Piece. Il fut chargé de la composition de la Comédie, des paroles, des Divertissemens, d'ordonner les habits, les décorations et tout le spectacle. Ce fut le célebre Jélyote, de l'Académie Royale de Musique, qui fit celle du chant et des ballets, composés par M. Laval. Les décorations furent dessinées par M. Slods, l'aîné. Les Comédiens François, les Chanteurs, Danseurs et Musiciens de l'Opéra, réunis à ceux de la Chambre du Roi, exécuterent cette Piece. »

« Il est rare que ces Ouvrages de circonstance et de commande aient le mérite de ceux que le génie entreprend à loisir et à son choix, observe judicieusement

l'Éditeur des Œuvres de La Noue. Cependant la petite Comédie de *Zélisca* est ingénieuse pour le fonds et agréable pour les détails. Sur-tout elle fournit beaucoup au Spectacle ; et c'étoit-là le point nécessaire. On y voit deux rivaux mettre en jeu, l'un tous les prestiges de l'art, l'autre toutes les ressources de la nature. On sent l'effet qu'un pareil contraste devoit produire sur un Théatre où la magnificence étoit prodiguée. Cette Piece et ses Divertissemens firent un plaisir universel. »

« C'est un sujet de féerie qui fait le fonds de cette Piece, et elle fut fort applaudie : aussi est-elle remplie de trais naïfs et délicats, » dit Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*.

Voici, à-peu-près, l'extrait que l'Auteur du *Mercure*, Mars, même année, donne de cette Comédie-Ballet.

« Zélisca est une Princesse, aimée par deux freres, Félisor et Zalaïr, fils d'une Fée puissante, qui l'a élevée avec eux, et les a doués, tous les deux, bien différemment ; mais selon leur desir, pour parvenir à plaire à Zélisca. Félisor est devenu un Enchanteur puissant, et il attaque le cœur de Zélisca avec les merveilles pompeuses de la magie ; Zalaïr n'a voulu pour se faire aimer que le secours simple de la nature ; et il a le pouvoir de détruire tous les enchantemens, par sa seule présence. Zélisca paroît, dans le premier acte, incertaine du choix qu'elle doit faire. Un oracle lui prédit qu'elle doit accorder sa tendresse à l'amant qui lui offrira le spectacle le plus flateur. Cet oracle fait présumer à Fé-

lisor un triomphe certain ; et, pour hâter sa conquête, il appelle une troupe d'Enchanteurs qui forment une fête brillante. Dans le second acte, le cœur de Zélisca n'est pas encore déterminé. Cependant, on s'aperçoit, à quelques sentimens ingénus et délicats, que la nature l'emporte sur l'art, malgré une seconde fête offerte par le Prince Enchanteur. Enfin Zélisca, dans le troisieme acte, se rend à l'aimable Prince, qui n'a emprunté contre son indifférence que les agrémens donnés par la nature, et elle lui avoue sa défaite. On trouve que l'Oracle qu'il craignoit ne lui étoit point contraire. Son véritable sens est découvert, et le succès prouve que le spectacle le plus flateur est de voir l'amour satisfait dans les regards de l'objet qu'on aime. L'amant préféré donne pour fête à Zélisca le spectacle du triomphe d'un Berger et d'une Bergere dont la félicité est couronnée par les heureux habitans d'une campagne tranquille, soumise aux loix de l'innocence. »

Il y a aussi dans cette Piece une petite intrigue épisodique, entre Tudilla, suivante de Zélisca, et Mastir, l'un de ses valets. Celui-ci, quelque tems ébloui des prestiges de Félisor, qui lui a procuré beaucoup de diamans et beaucoup d'or, fait le coquet, et dédaigne Tudilla ; mais, voyant que toute l'illusion produite par le Prince Enchanteur est détruite par son frere, et qu'il perd ses richesses, à mesure que les Palais où il les avoit prises disparoissent, il revient à Tudilla, avec laquelle Zélaïr l'unit.

Ce furent les Demoiselles Gaussin et Dangeville qui jouerent les rôles de Zélisca et de Tudilla ; ceux de Zalaïr, Félisor et Hastir furent joués par Grandval, Drouin et Armand. Le Sieur de Chassé chanta le rôle d'un Magicien, ordonnateur de la premiere fête. Jélyote, Poirier, les Demoiselles, le Maure, Fel et Bourbonnois chanterent ceux des Génies, des Arts agréables des Plaisirs, des Nymphes, des Bergers et des Bergeres dans les trois Intermédes, où danserent aussi, Dupré, les trois freres Maltaire, les Demoiselles Sallé et Camargo.

* La Coquette corrigée, Comédie en cinq actes, en vers ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Février 1756, dédiée au Duc de Montmorency-Luxembourg, et imprimée à Paris, l'année suivante, chez Duchesne, *in* 12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

* L'Obstiné, Comédie en un acte, en vers, non représentée ; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur.

« On a trouvé dans les papiers de La Noue les canevas de quelques Tragédies, dit l'Éditeur de ses Œuvres. Le sujet de l'une est *La Mort de Cléomène*. On sait que ce Roi de Sparte, après avoir été défait par Antigone, Roi de Macédoine, se réfugia en Égypte. Il y trouva d'abord un asyle, et, quelque tems après, la

mort. C'est là-dessus que notre Auteur a formé le plan de sa Tragédie. Voici comme on y parle à une jeune Princesse Spartiate, et de la Cour et de la personne de Ptolomée.

» Je vous vois à regret dans une Cour perfide,
» Où regnent les forfaits, sous un Roi parricide;
» Où la corruption leve un front enhardi,
» Et répand les faveurs sur le crime applaudi;
» Où, dans les flots impurs de leurs fausses délices,
» Nagent de vils mortels, orgueilleux de leurs vices.
» Abhorrez ces excès: conservez, Argiris,
» Pour l'Égypte et ses mœurs le plus constant mépris;
» Mais ménagez le Roi, cachez-lui votre haine.
» Il n'est pas sans vertus, il chérit Cléomène.
» Cléomène bientôt va vous servir d'appui.
» Vainqueur de la Syrie, il revient aujourd'hui.
» Il revient: tout ici parle de sa victoire.
» Le Roi respectera l'artisan de sa gloire. »

« Cette Piece n'est seulement qu'ébauchée; et l'on en doit dire autant d'une autre dont le sujet est *La Mort de Thraséas*, Sénateur Romain. Thraséas fut d'abord l'ami de Néron; mais ami vertueux. Ce fut aussi cette vertu qui causa sa perte: elle le rendit suspect au tyran. Voici sur quoi notre Auteur avoit bâti la Fable de son Poëme. Thraséas a choisi pour gendre Pison, et l'a préféré à Marcellus. Ce dernier accuse Thraséas et sa fille d'avoir conspiré contre Néron. L'accusateur est écouté. Le Sénat s'assemble pour juger et la fille et le pere. Il

sont condamnés l'un et l'autre. Marcellus a la cruauté de faire nommer Pison pour leur en porter la nouvelle. Mais Flavie a prévenu son arrêt : elle meurt dans les bras de son pere. Pison vient annoncer la mort à Thraséas, qui lui montre sa fille, et expire lui même le moment d'après Voici quelques-uns des vers que l'Auteur met dans la bouche de Thraséas, au commencement du premier acte. Il s'agit de Néron.

» . . . . . Cet ingrat, ce cruel,
» Malgré moi, dans mon sein trouve un cœur paternel.
» C'est en vain qu'il dément l'espoir de sa jeunesse ;
» Ses premieres vertus ont fixé ma tendresse :
» Chaque jour, gémissant sur ses noirs attentats,
» Mes desirs sont trompés, mais ne s'éteignent pas.
» Les Dieux, sur ce coupable ont ils fermé l'abîme ?
» Il est mille chemins des vertus vers le crime :
» N'en est-il donc aucun du crime à la vertu ?
» . . . . . .
» Cherchons à pénétrer les sujets de sa haine :
» S'il veut ma mort, ma mort sera prompte et certaine ;
» Mais, que's que soient sur moi ses décrets rigoureux,
» Si je lui coûte un crime, il est trop malheureux. »

« Enfin, des fragmens d'une Tragédie d'*Antigone* annoncent que l'Auteur vouloit traiter ce sujet, dans le genre des Grecs avec des chœurs et l'appareil qu'ils entraînent. La Piece commence, à-peu-près, où finit celle de l'illustre Racine. Les deux freres, Étéocle et Polynice, sont prêts à en venir aux mains, sous les

murs de Thebes. Plusieurs femmes Thébaines entourent un autel, élevé au milieu d'une place publique. C'est par ce chœur de femmes que la Piece commence Les prieres qu'elles font aux Dieux, servent d'exposition au sujet.

PREMIERE FEMME DU CHŒUR.

» Dieux protecteurs de Thebe, étendez votre bras;
» Livrez nos ennemis à la fuite, au trépas.
» Au pied de vos Autels la piété nous guide :
» Dieux, exaucez les vœux d'une troupe timide.
» Rendez-nous nos enfans, nos freres, nos époux.
» . . . . . .
» La crainte est dans nos cœurs, la guerre est à nos portes.
» On combat, on périt : nos dernieres cohortes
» Ont suivi notre Roi, qu'appelle le danger.
» Dieux ! d'un sang malheureux cessez de vous venger.

SECONDE FEMME DU CHŒUR.

» Œdipe ne vit plus; sa déplorable mere
» Est morte, en detestant son crime involontaire.
» Poursuivez-vous encor sur ses fils malheureux
» L'erreur qui dans ses flancs les fit naître tous deux?

PREMIERE FEMME DU CHŒUR.

» N'en doutons point, le Ciel les procrit l'un et l'autre.

SECONDE FEMME DU CHŒUR.

» Et leur ruine, hélas ! entraînera la nôtre.

PREMIERE FEMME DU CHŒUR.

» Le sceptre, tour-à-tour, devoit orner leurs mains ;
» Étéocle a juré ; mais ses sermens sont vains.
» Ne nous punissez point, Dieux, lui seul est parjure !

SECONDE FEMME DU CHŒUR.

» Polynice en fureur vient laver son injure.
» Au sein de sa patrie il porte le flambeau :
» Thebes, s'il est vainqueur, ne sera qu'un tombeau.
» . . . . . »

« Théone, Confidente d'Antigone paroît. Elle apprend à ces femmes éplorées que les deux freres en sont aux mains.

» Fatal événement, détestable combat !...
» Soleil, à leur fureur dérobe ton éclat....
» Grands Dieux, ne souffrez point cet exemple barbare :
» Tonnez, et que la foudre à l'instant les sépare ! »

« Antigone survient le moment d'après. Une foule de Thébains et de Thébaines l'environne, elle leur dit :

» Peuples, qui me suivez, témoins de mes malheurs,
» Thébains, vous unissez vos soupirs à mes pleurs.
» Vous gémissez des maux de la triste Antigone ;
» Le sang, la mort, l'horreur, tout l'enfer l'environne.
» O spectacle ! ô forfait ! ô freres criminels !
» Je vous ai vu tomber sous vos coups mutuels !
» Fier Étéocle.... et toi, malheureux Polynice,
» Il a fallu qu'enfin la mort vous réunisse !

» L'un par l'autre entraînés dans l'éternelle nuit,
» Un crime vous fit naître, un crime vous détruit....
» O déplorable Œdipe ! ô Jocaste ! ô nature !
» Ah ! ne te lasse point de venger ton injure ;
» Achève : trop long-tems ton bras est suspendu ;
» Fruit du même forfait, le même sort m'est dû....
» Thébains, qui m'entourez, devenez ses ministres ;
» Séparez vos destins de nos destins sinistres ;
» Versez un sang funeste à tous vos citoyens ;
» Vengez vos maux passés, et terminez les miens. »

« A ce premier discours succede un récit plus détaillé, plus étendu. C'est toujours Antigone qui parle.

» Dans le Conseil des Dieux leur mort étoit jurée.
» Leur haine dès long-tems se l'étoit préparée ;
» Dès long-tems... les cruels : à peine ils se sont vus,
» A peine aux pieds des murs ils se sont reconnus,
» Étéocle à grands cris appelle Polynice.
» *Que fuis-tu, lui dit-il ? pourquoi ton injustice*
» *Veut-elle, au prix du sang des braves Argiens,*
» *Acheter le trépas de tes concitoyens ?*
» *Seul j'occupe ce trône où l'on te voit prétendre ;*
» *Seul contre ta fureur je saurai le défendre.*
» *Traître envers ta Patrie et rébelle à ses loix,*
» *Viens ; ton sang répandu va cimenter mes droits....*
» *Cruel ! je vole à toi*, lui répond Polynice.
» *Argiens et Thébains, que le combat finisse.*
» *Un tyran me poursuit : je l'aurois respecté ;*
» *Mais le Ciel s'est lassé de son impunité....*

» L'étonnement, l'horreur produit un froid silence :
» Mes cris percent les airs, je descends, je m'élance ;
» Je vole dans la plaine.... *Arrêtez !.. ah ! cruels !*
» *Arrêtez ! suspendez vos transports criminels....*
» *Etéocle, sur qui tombe votre colere?...*
» *Polynice, épargnez le sang de votre frere....*
» Je voyois leurs efforts ; la peur hâtoit mes pas :
» J'invoquois tous les Dieux, qui ne m'entendoient pas....
» *A leurs coups*, m'écriois-je, *à leur rage homicide,*
» *Favorable Pallas, oppose ton Egide !....*
» Je cours, j'arrive enfin ; ô spectacle d'horreur !
» Tous deux sanglans, tous deux écumans de fureur ;
» De sueur et de sang leur armure est trempée,
» Ils ont jetté loin d'eux leur lance, leur épée ;
» D'un perfide poignard ils ont armé leur main :
» Ils s'en ouvrent le flanc, ils s'en percent le sein.
» Embrassés, confondus, roulans sur la poussiere,
» Ils s'enfoncent cent fois leur arme meurtriere.
» Leur sang coule à grands flots ; la nuit couvre leurs yeux :
» La mort éteint leur force, et leurs bras furieux
» Se levent à demi pour se frapper encore....
» Je tombe, et dans mes bras la Parque les dévore.
» Étéocle n'est plus ; Polynice, aux abois :
» *Un tombeau*, me dit-il, d'une mourante voix ;
» *O ma sœur ! un tombeau.... Mon droit fut légitime :*
» *Ce cruel m'a contraint.... pardonnez-moi mon crime....*
» Je promets en pleurant.... Il ne m'entendoit plus.

» Grands Dieux ! si près de vous mes vœux sont superflus,
» Si vous voulez le sang de ma famille entiere,
» Hélas ! et qu'ai-je fait pour mourir la derniere ? »

» Voilà certainement un récit plein de chaleur, de force, et fait pour jeter dans l'ame cette horreur, qui semble l'avoir produit. Ce tombeau que demande ici Polynice, en expirant, forme tout le nœud de l'action. Il y a chez les Thébains une loi qui ordonne que tout citoyen mort en combattant contre sa Patrie sera laissé sans sépulture. Créon, devenu Roi, par la mort des deux princes, ses neveux, veut que cette loi s'observe, dans toute sa rigueur. Sa harangue est pleine d'énergie.

CRÉON, *sur un trône, à l'ouverture du second acte.*

» Le Ciel les chasse enfin ces horribles tempêtes,
» Ces nuages de sang qui rouloient sur nos têtes.
» La terre a refermé l'abîme des tombeaux;
» Et Mars et la Discorde ont éteint leurs flambeaux...
» O Thebes, trop long-tems aux horreurs consacrée,
» Par combien de forfaits tu fus deshonorée !
» La race de Layus effraya l'univers
» Des affronts qu'à nos yeux la nature a soufferts.
» Le meurtre, le parjure et la guerre funeste,
» Le parricide affreux, l'abominable inceste,
» Tout ce que les enfers ont de monstres impurs,
» Les enfers l'ont vomi dans ces coupables murs.

» Ils ne quitteront plus leur ténébreux asyle,
» Ces monstres, dont le souffle infecta cette ville,
» Évoqués par vos Rois, avec eux disparus.
» Ouvrons les yeux au jour qu'ils ne souilleront plus.
» Les Dieux sont apaisés ; apaisons la Patrie.
» Que deux freres rivaux, armés d'un fer impie
» Le plongent dans leur sein, s'entredonnent la mort ;
» C'est le crime d'un sang condamné par le sort.
» Leur naissance, Thébains, fit honte à la nature :
» Leur mort devoit pour elle être encore une injure.
» Mais qu'un de ces rivaux, tyran désespéré,
» Leve sur sa Patrie un bras dénaturé ;
» De mille destructeurs qu'il ceigne ses murailles,
» Qu'il ose avec le fer déchirer ses entrailles,
» Qu'il livre sa dépouille aux mains de l'étranger :
» Thébains, c'est un forfait qu'il nous sied de venger.
» De ce crime odieux Polynice est coupable.
» D'un nouvel attentat exemple détestable,
» Qu'il soit du châtiment l'exemple détesté.
» Dans les bras de la mort en vain il s'est jetté :
» Elle a su terminer, mais non punir son crime.
» Des bras de la mort même arrachons la victime ;
» Que ses mânes tremblans subissent nos arrêts :
» Fermons-leur, sans pitié, le séjour de la paix.
» En dépit de la mort, défendons à son ombre
» L'espoir de pénétrer dans le royaume sombre...
» Puisque, pour le soumettre à ton sceptre éternel,
» La terre doit couvrir le corps du criminel,
» Tu ne jugeras point cette ombre trop funeste,

» Dieu

» Dieu des morts ; cette terre en proscrit ce qui reste.
» Cette terre qu'osa ravager sa fureur,
» Gémiroit de couvrir son ardent destructeur.
» Du poids de sa dépouille indignée et confuse,
» A lui prêter son sein sa pitié se refuse.
» Qu'il souille donc le lieu de son sang arrosé ;
» Qu'à la honte, aux affronts son cadavre exposé,
» Jouet des élémens, rebut de la nature,
» Subisse lentement sa longue flétrissure ;
» Ou, s'il faut qu'à sa peine enfin il soit ravi,
» Par la foudre en éclats qu'il soit anéanti ;
» Que de monstres divers la rage dévorante
» Se dispute en heurlant sa dépouille sanglante ;
» Qu'ils traînent en cent lieux ses membres profanés ;
» Que chez tous nos voisins leurs lambeaux entraînés
» Prouvent à tout ingrat, tout traître, son complice,
» Et l'horreur du forfait et celle du supplice.
» Ce supplice est affreux : j'en frémis, malgré moi ;
» Mais l'équité l'ordonne, et vous m'avez fait Roi. »

« Antigone combat ce rigoureux décret, et ne peut rien obtenir. Des prieres elle passe à l'emportement, et s'écrie :

» La fiere Némésis, le fléau des impies,
» Arme déja ses mains du flambeau des Furies.
» Je la vois te frapper, t'accabler de remords,
» Te suivre, t'immoler... Je vois le Dieu des morts,
» Des tombeaux avilis vengeant le privilége,
» De ses droits usurpés punir un sacrilége ;

» Je vois autour de toi voltiger irrité
» Mon frere malheureux des enfers rejetté....
» Ombre sainte ! descends sur sa tête coupable,
» Déchire, anéantis son ame impitoyable;
» Rends-lui tous les tourmens qu'il t'avoit destinés;
» Attache à ses côtés tes mânes obstinés.
» Épouvante ses jours par tes clameurs funebres;
» Souille-le de ton sang, dans l'horreur des ténebres.
» Venge-toi, suis ses pas; qu'il te craigne en tous lieux,
» Et qu'il trouve par-tout ton spectre furieux. »

« Créon persévere dans ce qu'il a ordonné. Il y ajoute même la peine de mort pour quiconque osera inhumer Polynice. Antigone l'enterre, malgré la défense. Créon la condamne à être murée et enfermée dans le tombeau qu'elle a donné à son frere. Hémon, fils de Créon, qui n'arrive que dans le cours de la Piece, et qui aime Antigone, va faire démurer le tombeau, trouve son amante expirante, et se tue à l'instant même. »

« Cette Tragédie eût été pour nous d'un genre assez nouveau. Elle se fût beaucoup rapprochée de celui des Grecs; et ce n'est certainement pas un défaut. Les tirades qu'on vient de lire n'étoient pas, sans doute, encore dans l'état où l'Auteur les eût laissées: on présume cependant, après les avoir lues, que la Piece eût été fortement écrite. C'est toute autre chose pour ce qui regarde l'intérêt. La persuasion où étoient les Grecs, et presque tous les peuples de l'antiquité,

qu'un mort privé de sépulture n'étoit jamais admis dans le séjour du repos, cette persuasion eût, sans doute, rendu à leurs yeux la destinée de Polynice plus terrible, et la situation d'Antigone plus touchante qu'elles ne peuvent nous le paroître. L'intérêt eût doublé sur le Théatre d'Athenes : ce qui ne veut pas dire que la Piece en eût été entiérement dépourvue sur le nôtre. La différence des mœurs et des tems eût seule déterminé le plus ou le moins. »

On voit par le plan de cette Tragédie, et par ce que nous venons de rapporter d'après l'Éditeur des Œuvres de La Noue, qu'elle auroit eu beaucoup de ressemblance avec l'*Antigone*, ou *La Piété*, Tragédie de Robert Garnier, et que nous avons fait connoître dans notre second volume d'*Essais historiques sur l'origine et les progrés de l'Art Dramatique en France.*

Outre les deux Discours de clôture que nous avons dit, dans la Vie de La Noue, avoir été composés par lui, lorsqu'il quitta la Troupe de Strasbourg et le Théatre François de Paris, il fut souvent chargé, pendant les quinze années qu'il resta à ce dernier Théatre, de composer les harangues destinées au Public les jours d'ouverture et les jours de clôture. Il s'en acquitta toutes les fois avec beaucoup d'esprit et de décence ; mais sans s'écarter jamais de cette dignité hon-

nête que doit avoir tout homme qui parle au nom d'un Corps quelconque, et, particuliérement, un homme dont les mœurs et les talens divers pouvoient ajouter encore à la considération du Corps au nom duquel il parloit.

On a prétendu que ç'avoit été par nécessité, et contre son gré, que La Noue s'étoit fait Comédien ; qu'une place de Précepteur qu'il avoit manquée chez M. de Brou, mort Garde des Sceaux de France, dont il devoit élever un fils ; le força à prendre le parti du Théatre. Nous croyons que les connoissances qu'il avoit acquises, bien capables de lui faire aisément réparer cette perte, et le zele que, toutes les fois qu'il en eut occasion, il montra pour l'état de Comédien, prouvent assez qu'il n'avoit embrassé cet état que par choix, ainsi que nous l'avons rapporté au commencement de sa Vie.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE,

DE LA NOUE;

Représentée au Théatre François, le 23 Février 1739.

Laudem à crimine sumit.
OVID. Met. Lib. VI.

PERSONNAGES.

MAHOMET SECOND, Empereur des Turcs.

IRENE.

THÉODORE, Prince Grec, pere d'Irène.

LE GRAND VISIR.

LE MUFTI.

L'AGA DES JANISSAIRES.

TADIL, confident de Mahomet.

ACHMET, confident du Grand Visir.

NASSY, Grec, confident de Théodore.

ZAMIS, Grecque, confidente d'Irène.

PACHAS.

OFFICIERS DU PALAIS.

GARDES.

GRECS.

La Scene est à Byzance.

PRÉFACE.

TOUT le monde convient que le sujet de *Mahomet second* est un des plus difficiles que l'on ait mis sur la scene ; et j'ose dire que la façon dont je l'ai traité, ajoute encore à la difficulté.

J'ai voulu intéresser par Mahomet et pour Mahomet, sans cependant détruire son caractere. J'ai senti toute la charge que je m'imposois ; c'est au Public à décider si j'ai succombé sous sa pesanteur.

Mon dessein a été de faire une Piece sans épisodes. Le développement du cœur de Mahomet, le péril et la mort d'Irène ; voilà les seuls objets auxquels j'ai tout sacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné aussi, malgré moi, dans des défauts que j'ai vus, que je n'ai point prétendu dissimuler, et que je veux encore moins excuser.

Je n'ai point assez travaillé, et j'ai trop peu de

lumieres pour oser décider, mais je crois avoir observé que dans un sujet simple les caracteres qui semblent d'abord devoir être une ressource pour l'Auteur deviennent dans l'exécution la partie la plus gênante et la plus difficile à mettre en œuvre.

La raison, si je ne me trompe, est que dans ces sortes de Pieces il y a toujours un caractere transcendant, qui, pour ainsi dire, engloutit tous les autres, et dont le dépouillement demande beaucoup d'étendue ; de sorte que l'Auteur est obligé, non-seulement de resserrer, mais encore de plier à l'avantage du premier, la marche et les mouvemens des autres personnages qui entrent dans la construction de sa Fable. De combien d'exemples pourrois-je m'appuyer ici, et d'exemples tirés des plus grands Maîtres ?

L'unité d'intérêt est encore, selon moi, un obstacle à l'achevement des caracteres subalternes ; plus on le partage cet intérêt, plus on l'affoiblit ; l'art consiste donc à le rejeter toujours dans son entier sur les principaux personnages ; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls : or je demande comment finir des

caracteres exclus des situations, et dont tous les mouvemens, tous les discours doivent être subordonnés à la grandeur et à l'action d'un autre ? *Judicent periti.*

J'aurois pu faire du Visir un conspirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les Princes voisins, l'intéresser pour un frere de Mahomet, &c. J'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du Sultan. Il hait, il cherche à nuire, il souleve l'armée ; la révolte mene à la catastrophe : voilà tout ce que j'en ai voulu tirer. Le moindre inconvénient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus réguliere, auroit été de me jeter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractere de Théodore n'est pas mieux fini, peut-être est-il plus défectueux ; et, par les mêmes raisons, j'aurois pu le mettre vis-à-vis Mahomet, opposer grandeur à grandeur. Je l'ai sacrifié à mon héros. Bien plus, la reconnoissance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'intérêt avec Irène. Tous ces ménagemens jettent nécessairement sur lui un reproche de foiblesse et d'indécision que j'ai vu, mais dont je me suis cru obligé de le laisser chargé pour un plus grand bien. Sa

présence et son peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage : supprimez le personnage, Irène se tait sur son amour, ou devient criminelle en l'avouant ; donnez-lui plus de force, ou il obscurcit Mahomet et se saisit de l'attention du Spectateur, ou il change la suite des événemens.

Mon dessein, par ce détail, n'est pas d'autoriser ces deux caracteres, mais seulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer, et qui m'ont empêché de profiter, dans l'impression, des justes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du Mufti ; il tient si peu de place dans la Piece, qu'il seroit ridicule de lui en donner une ici. Quoiqu'il aide au Visir à soulever l'armée, je me serois bien gardé de le produire sur la scene pour ce qu'il y dit, s'il ne s'y trouvoit tout porté, comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot, et ce sera, si on me le permet, sur la catastrophe de cette Tragédie.

Aux premieres représentations, on me fit un crime de l'action de Mahomet : on auroit sou-

haité, ou que j'eusse fait sauver Irène, ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; et je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce vers décisif.

Frémissez, c'est la main du cruel Mahomet.

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet, sur la scene, que d'un poignard inutile : le bras étoit levé, le Spectateur étoit ému ; je devois achever, dit-on, et le rendre témoin d'une exécution violente, qui auroit porté son horreur et sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi, les mœurs et les regles en seroient blessées, et je respecterai toujours les unes et les autres. Il ne m'appartient pas de donner en France l'exemple de verser impunément le sang d'un autre sur le Théatre ; exemple dangereux, qui dégénéreroit bientôt en habitude de carnage, et, qui d'un spectacle innocent et régulier tel que le nôtre, feroit en peu de tems une arène sanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma Piece, selon moi, le seul dénouement qui lui convint ; je l'ai préparé le

mieux qu'il m'a été possible. Au reste, je ne me flatte point d'avoir rencontré juste dans l'un, ni réussi dans l'autre : je dis mon sentiment sans vouloir y assujettir personne ; et j'avoue de bonne-foi qu'un autre auroit pu beaucoup mieux faire.

Ce seroit ici le lieu de rendre grace au Public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage, si je ne craignois que le Lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ses jugemens mon soin à lui rappeler ici les applaudissemens qu'il m'a donnés comme Spectateur. Quelle différence de la solitude et du sang-froid du cabinet, à l'illusion du Théatre, à la chaleur de la représentation, aux inflexions, aux mouvemens d'Acteurs habiles !

. . . . . Cum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versa.
PERS. Sat. I.

SUJET
DE MAHOMET SECOND.

MAHOMET second, Empereur des Turcs, devenu amoureux d'Irène, l'une des femmes nouvellement entrées dans son Sérail, par les prises sur mer et l'esclavage, est prêt à l'épouser, malgré la loi des Musulmans qui défend le mariage à leurs Empereurs, et malgré la différence de Religion, car Irène est Grecque et Chrétienne. Le Visir, qu'un vieux ressentiment anime contre Mahomet, parce qu'il l'a forcé à punir de mort un de ses fils coupable, prend pour prétexte de révolte l'atteinte que cet Empereur va porter aux loix, et forme une conspiration contre lui. Il excite les Grecs Chrétiens, persécutés par Mahomet, à se soulever, et Théodore, leur chef, descendant de Constantin, et pere d'Irène, long-tems captif, mais qui vient de recouvrer la liberté, doit se mettre à leur tête. Pour l'y déterminer, d'un mot, le Visir lui

apprend qu'Irène est au Sérail, et les projets de l'Empereur sur elle. Théodore furieux, ne respire que vengeance. Mahomet annonce ses desseins au Visir, au Mufti et aux Pachas rassemblés. Le Visir lui fait pressentir une opposition de l'armée, et le Mufti se récrie sur l'infraction à la loi. Mahomet dédaigne leur résistance. Ils se liguent ensemble pour la rendre plus puissante. Cependant Irène, à qui Mahomet a su plaire, et qui est enchantée de ce qu'il fait pour elle, est bientôt détrompée par son pere, qui s'introduit au Sérail et qui l'éclaire sur le crime qu'elle est près de commettre en s'unissant au fléau des Chrétiens. Mahomet surprend Théodore avec Irène; mais, apprenant qu'elle est sa fille, il ne veut plus l'obtenir que de lui. Tant de générosité et l'espoir d'être utile aux Chrétiens, font consentir Théodore à cette union. Mais le Visir et le Mufti ont soulevé l'armée et les Prêtres. L'Aga des Jannissaires vient, par ses prieres, essayer à faire renoncer l'Empereur à ses projets. Mahomet est inébranlable. Il marche aux révoltés, à la tête desquels est le Visir, qu'il tue de sa main. Les rebelles font un carnage affreux des

Chrétiens, et demandent la mort d'Irène, qu'ils regardent comme la cause de tout le trouble. Elle s'offre, d'elle-même, à leurs coups. Sa présence et son dévouement suffisent à les apaiser; mais Mahomet, honteux de ne les avoir pas soumis à ses volontés par la force, dédaigne leur libre consentement, et, préférant de la perdre à la tenir d'eux, il la poignarde lui-même, à leurs yeux, et fait tout rentrer dans le devoir et l'obéissance.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR MAHOMET SECOND.

« Cette Tragédie eut, dans sa nouveauté, un succès distingué, dit l'Éditeur des Œuvres de La Noue. On la compte même parmi le nombre des Pieces restées au Théatre. Ce n'est pas qu'on n'y remarque certains défauts : tel est particuliérement le dénouement ; mais dont le vice doit être imputé au sujet. Le style de cette Tragédie est inégal ; mais on y trouve des morceaux de la plus grande beauté, une foule de vers pleins d'énergie, des scenes parfaitement bien filées, et dans le style un vernis oriental, très-convenable au sujet. L'Aga des Janissaires est un de ces caracteres dont l'effet est toujours sûr au Théatre. Le caractere de Mahomet est présenté et développé de maniere qu'il rend vraisemblable un dénouement qui dans l'Histoire paroît choquer la vraisemblance. »

Lorsque

Lorsque Voltaire, en 1742, fit jouer sa Tragédie de *Mahomet*, à Paris, il adressa ces vers plaisans et flateurs à l'Auteur de *Mahomet second*.

« Mon cher La Noue, illustre pere
» De l'invincible Mahomet,
» Soyez le parrain d'un cadet,
» Qui sans vous n'est pas sûr de plaire.
» Le vôtre fut un conquérant :
» Le mien a l'honneur d'être Apôtre,
» Prêtre, filou, dévot, brigand ;
» Faites en l'aumônier du vôtre. »

Les rôles de Mahomet second, du Visir, du Mufti, de l'Aga des Jannissaires et de Théodore furent joués par Dufresne, Le Grand, Fierville, Grandval et Sarrazin ; et celui d'Irène, par Mademoiselle Gaussin.

M. Favart fit jouer, à l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Germain, le 15 Mars de cette année 1739, une Parodie de *Mahomet second*, intitulée *Moulinet premier*, en un acte, en vaudevilles. Elle fut imprimée, cette même année, à Paris, chez la veuve Allovel, *in*-12.

« M. Favart n'a fait que travestir les personnages, sans rien changer au fonds de l'action ; mais

la critique est employée dans cette Parodie d'une maniere si adroite, qu'il n'a pas craint de la dédier par une Épître en vers, à l'Auteur même de la Tragédie, qui la trouva si juste qu'il ne put s'en offenser, » dit des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opéra-Comique*, tome second, pag. 415.

Romagnési et Riccoboni donnerent, au Théatre Italien, le 22 Avril suivant, une Piece, en un acte, en Vers, intitulée *La querelle du Tragique et du Comique*, et qui est encore, en partie, une Parodie de *Mahomet second*; mais qui n'a point été imprimée.

M. de Châteaubrun avoit traité le sujet de *Mahomet second*, en 1714. Sa Tragédie fut jouée au Théatre François, le 13 Novembre, et eut onze représentations, sans succès. Elle fut imprimée, avec une Préface, l'année suivante, à Paris, chez Pierre Ribou, *in*-12, et dans le onzieme volume du Recueil du *Théatre François*.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

ENFIN, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp.
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête....
Ah! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire!
Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets:
La prudence peut seule assurer leurs succès.

ACHMET.

De quels succès encor se flatte votre haine?

Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour :
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.
Il saccagea Byzance en vainqueur implacable ;
Il revient y régner en Monarque équitable.
Il a parlé ; les Grecs ont vu tomber leurs fers :
De ses graces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence :
Imitez-le, Visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran dans ses brûlans accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès,
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer
Les vils mortels seront contraints à l'adorer ?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure ;
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature !....
Ah ! souvenir affreux dont encor je frémis !
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils....
Il voulut son trépas, injuste ou légitime ;
Mais mon bras ne dut point immoler la victime.
Je frappai.... C'en est fait ; ami, laissons les pleurs,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare ;
De vices, de vertus assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,

A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer,
Et dans le seul excès, il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractere, et ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller,
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long-tems mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son camp l'austere discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrace,
Mon adroite indulgence a carressé l'audace.
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et, saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,
J'attaque sa puissance et j'assiége ses jours;
J'allume le tonnerre et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le Mufti les seconde.
Je ne crains que l'Aga. Janissaire indompté,
Rien ne peut altérer sa fiere intégrité:
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime et subjugue la haine.
Son devoir est sa loi: son maître est tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.

Espérons toutefois : c'est mon frere, et, peut-être,
Saisissant les moyens que le tems fera naître,
Son zele par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance,
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence ?
Toi, qui, depuis long-tems, des malheureux Chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudens as-tu su faire usage ?
Tes soins ont-ils des Grecs relevé le courage ?
Et vers la liberté, que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir ?

ACHMET

Couchés dans la poussiere, abandonnés aux larmes,
J'ai long-tems, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger :
Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.
Il en est, cependant, de qui la noble audace
A bravé, devant moi, la mort et la menace.
Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef, et le Ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore ?

ACHMET.

Oui, Seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin ;
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.

Ce héros, dans les fers, gémissoit, inconnu:
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois. Je l'ai vu dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence;
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du Sultan va troubler le bonheur:
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le pere d'Irène.

ACHMET.

Quoi! de cette captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encore, arracher de ses bras.
L'esclavage la mit dans les mains de mon frere:
Je le pressai long-tems de la rendre à son pere;
Au Sérail du Sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du Sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?
Il est chez les Chrétiens des cœurs ambitieux

L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux.
Le plaisir, et l'orgueil de se voir près du trône....

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un Chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse;
Tout autre engagement n'est que crime, ou foiblesse.
Je connois Théodore, et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le Sultan par un hymen sinistre
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante.
Bientôt, en zele ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un Sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même,
S'il n'ose l'épouser il perdra ce qu'il aime;
Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux
J'armerai le dépit d'un pere malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd ce n'est rien; s'il immole c'est tout.

ACHMET.

On vient.... C'est lui, Seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre ;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre....
Il entre ; laisse-nous.

(*Achmet sort.*)

SCENE II.

THÉODORE, LE VISIR.

LE VISIR.

Ciel ! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi ?
Généreux Théodore, ah ! malgré ta disgrace,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse !

THÉODORE.

O toi, qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié !
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus tems : rends-moi ma prison et mes fers ;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers....

(*A part.*)

Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes !....
De quel faste étranger me vois-je environné ?
L'autel étoit ici... Là, mon Roi prosterné...
Malheureux Constantin !... Malheureuse Byzance !

Le Ciel, en son courroux, a brisé ta puissance;
Ton effroyable chûte écrasa trente Rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids!

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête
Sa main sur trente Rois étendoit la tempête,
Il est vrai; mais l'amour a sauvé l'univers:
Au vainqueur de la terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur.... Mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris, sans murmure, à porter leurs entraves:
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir;
Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu? notre sort peut-il changer de face?
Ah! si je le croyois....

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient? tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence:
Mes efforts, ni les tiens n'ont pu la conserver;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amene?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein

La vengeance et l'honneur ont réservé ta main ?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce Prince coupable ?....
Frémis ; mais venge-toi. Ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux.... c'est ta fille, elle-même.

THÉODORE.

Ma fille !.... Ah ! juste Ciel ! ma fille entre les bras !....
Non ; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flater. C'est elle, c'est Irène,
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-tems avant la guerre, envoyoit à Lesbos
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah ! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle.
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zele.
Que je l'arrache !....

LE VISIR.

Espere un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce Palais ;
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vue.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir
Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient,

SCENE III.

ACHMET, LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR, *à Achmet.*

RENDS, cher Achmet, sa retraite facile.
(*A Théodore.*)
Tu connois ce Palais ; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(*Théodore et Achmet sortent.*)

SCENE IV.

MAHOMET, LE MUFTI, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

DANS ces murs, qu'a soumis ma valeur intrépide,
Que du trône Ottoman la majesté réside:
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis ;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis.
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves, comme vous, y contemplent leurs Princes.
Puissent mes descendans, de cet heureux séjour,
A l'univers entier donner des loix un jour !
Les chemins sont ouverts ; c'est assez pour ma gloire :

Il est tems de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux loix de la vertu.
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vu cruel.
Tremblez.... Mais écartons un funeste présage,
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-tems courbés sous le poids des malheurs,
Respirez, votre maître est sensible à vos pleurs;
Votre maître est fléchi : l'humanité sacrée,
La mere des vertus, dans son ame est entrée.
En vain l'ambition veut étouffer sa voix.
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits:
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le Monarque au reste des mortels,
Et qu'un Roi qui conserve est égal en puissance
A l'Être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis; je gouverne à présent.
(*Au Mufti et au Visir.*)
Vous, que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence:
A ses Rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre

De renverser leur trône, et d'infecter la terre ;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple, et les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout ; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes ;
D'une esclave Chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces Rois, dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside ;
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi :
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance :
Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance...

MAHOMET.

Écoute mes projets ; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés ; et si quelque rebelle
Éleve dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une Chrétienne ? Ciel ! sur le trône !

MAHOMET.

Obéis.

(*Il sort, avec Tadil, les Pachas, les Officiers du Palais et les Gardes.*)

SCENE V.

LE MUFTI, LE VISIR.

LE MUFTI.

J'AI prévu les desseins que ce jour nous révele :
Je les ai, dès long-tems, confiés à ton zele,
Visir ; et dès ce tems tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton Roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce Prince téméraire,
Il ose des Chrétiens se déclarer le pere :
Tu le vois, tu l'entends ; et ses injustes loix,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix !

LE VISIR.

Mufti, je l'avoûrai, j'ai trop cru cette audace.
Éloigné du danger je bravois sa menace.
Mille moyens s'offroient ; j'osois les embrasser :
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime ;
Mais qu'un Mufti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la Religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;
Et, jusques dans les bras du Monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le Mufti condamne.

Mais sans toi nos efforts, sacriléges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains....
Tu balances, Mufti !.... C'en est fait, et je cede.
Le danger de l'État exige un prompt remede;
La Religion sainte éleve en vain sa voix,
Son timide interprète abandonne ses droits.
Un Visir, après lui le premier de l'Empire,
Fait briller, mais en vain, le zele qui l'inspire.
En vain le Jannissaire offre un puissant secours:
Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours;
Il ignore, ou plutôt il cede sa puissance;
D'un Monarque infidele il craint la concurrence:
Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un Prince qu'il condamne est un Prince détruit.
Eh! bien, va donc subir le joug d'une Chrétienne;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend; va serrer ce lien solemnel.
Aux Musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un Roi qui s'avilit est indigne de l'être;
Et qu'un Mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi; je cede à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'État:
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons; et tâchons, par force, ou par adresse
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

ENFIN, loin du Serrail Irène désormais
Va, seule, et sans rivale, habiter ce Palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux,
Qui rendoient le Serrail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où regne la molesse, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne?
Ces femmes, dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRÈNE.

Je ne le cele point; ce changement me flatte.
Toutefois, est-il tems qu'un doux espoir éclate!
En quel lieu sommes-nous? et qui nous y conduit?

Quel trône est élevé sur ce trône détruit ?....
(*A part.*)
Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance !
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs !
Je viens te secourir .. Affermis ma foiblesse,
O Ciel ! fais triompher le zele qui me presse.
Esther sut désarmer le fier Assuérus ;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous ? D'un Sultan orgueilleux
Le Ciel, à vos attraits, a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces tems remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu, qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur.
L'indomptable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse !
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits ;
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime :
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRÈNE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace ;
Cet espoir, que je n'ose encore interroger,

Verſoit ſur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois.... le dirai je? au ſein de la victoire
D'un œil triſte et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à ſoulager les maux de nos Chrétiens,
Mon cœur ſe seroit-il trompé ſur les moyens?
Si la ſeule vertu m'a pu ſervir de guide,
D'où vient que dans ſes bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur ſaisit votre eſprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace?
Mépriſer les bienfaits, confondre la menace!....
A travers les dangers et l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas?
Car enfin, terraſſé par un pouvoir ſuprême,
Ce n'eſt plus un tyran qui malgré lui vous aime;
C'eſt un héros ſoumis, tendre, reſpectueux
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRÈNE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuſe image
D'un Prince dont mon cœur doit déteſter l'hommage;
N'égare point, Zamis, un reſte de raiſon,
Trop foible à repouſſer un dangereux poiſon!
Ses vertus, ſon amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, ſans conſeil, et ſans guide,
Dans un triſte avenir je n'oſe pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait ſoupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel aſyle;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquile.
C'eſt ici que mon ſort a commencé ſon cours:

C'est ici que mon pere a vu trancher ses jours ;
(*A part.*)
Et moi-même... Ah ! Zamis !... Ciel ! qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret, si je meurs innocente....
(*A Zamis.*)
Mais que nous veut Tadil ?

SCENE II.

TADIL, IRÈNE, ZAMIS.

TADIL.

Les Chrétiens empressés,
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul fils empruntent la voix.

IRÈNE.

Qu'il vienne.

(*Tadil sort.*)

SCENE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Juste Ciel ! une joie inconnue
S'empare, malgré moi, de mon ame éperdue.
Rois, maîtres des mortels, ah ! quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre ?
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre ;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit, relevez le courage :
Du pouvoir absolu c'est-là le vrai partage !...

SCENE IV.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Mais, hélas ! quel vieillard se présente à mes yeux ?
Il s'arrête ; il gémit à l'aspect de ces lieux !

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille ; c'est elle.... Ah ! pere déplorable !....

O Ciel! ne me sois point à demi favorable;
Épure les bienfaits que tu veux m'accorder?

IRÈNE, *à Théodore.*

Respectable Chrétien, vous n'osez m'aborder!
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes?
Rassurez-vous : je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Notre culte, long-tems insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorsque de tant de maux vous sauvez les Chrétiens,
Un pere infortuné peut-il gémir des siens?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse?
Madame, ayez pitié d'un pere malheureux!
Échappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumiere,
Et je retrouve, hélas! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée, ou livrée au crime le plus grand.
Un superbe ennemi la tient sous son empire....
Un Musulman cruel.... Je tremble.... je soupire....
Il l'aime.... il est puissant.... Je ne puis achever!

IRÈNE, *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver?

Quel discours! quel rapport !.... A peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire ?
(*A Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente:
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah ! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
Si, comme à votre fille, un destin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un pere respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur....
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes!
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris !
Vous pleurez !.... Ah ! j'ai peine à retenir mes cris !
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue !
O, qui que vous soyiez, votre douleur me tue !

THÉODORE.

Irène !....

IRÈNE.

Eh ! bien, Seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chere Irène !....

IRÈNE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah ! mouvement trop doux!
Je pleure.... je t'appelle.... et tu doutes encore ?

IRÈNE.

Ah! mon pere!.... Ah! grand Dieu!.... C'est lui, c'est
Théodore!....
Vous soupirez!.... Hélas! Irène a-t-elle pu,
En blessant vos regards, attrister la vertu?
Ah! mon pere, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un pere tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux!
Ma fille, embrassez-moi.... Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un Sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi;
Mais achevez, calmez mes craintes inquiètes,
Ouvrez les yeux, Irène, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits, à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels:
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense:
Mille voiles brillans couvrent le déshonneur,
Et toujours la bassesse y mene à la grandeur.
Ma fille, grace au Ciel, l'erreur, ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse;
Mais crains, fuis le danger; il te presse, il te suit:
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

IRÈNE.

Mon pere, digne auteur de ma triste famille,
Mon pere, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.

Fuyons.

Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, et marchoit aveuglée et contente.
Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidelle au devoir, à l'honneur,
(*A part.*)
A ma foi.... Oui, mon Dieu ! brise mon esclavage !
Tu parles ; j'obéis. Acheve ton ouvrage !

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute, il brisera vos fers :
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts,
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste Palais je connois les détours ;
J'ai de puissans amis : mes soins et leur secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile :
Ménagez-le ; et bientôt, Irène en liberté,
Bravera son amour et son autorité.
Je vous laisse. (*Il veut sortir.*)

IRÈNE, *l'arrêtant.*

Ah ! grand Dieu ! vous me laissez !... Mon pere !...
Et pourquoi différer un secours nécessaire ?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours ;
Je les quitte : il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la terre
Cachez-moi, sauvez-moi ; tout ici m'est contraire.
(*Elle se jette aux genoux de Théodore.*)
Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer
Irène à vos genoux, aime mieux expirer.

SCENE V.

MAHOMET, TADIL, THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

Qui vois-je ? Irène en pleurs ! Irène suppliante !
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante ?
(*A Théodore.*)
Quel es-tu ? Réponds-moi.... Tu te tais vainement,
Perfide ! tu trahis ou le Prince, ou l'amant.
Réponds-moi ; n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort, ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher ;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur :
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur ;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout ; venge-toi, Sultan, je suis son pere.

MAHOMET.

Son pere !

THÉODORE.

Oui, connois-moi. Je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du Ciel, secondant ton courage,
Permit aux Musulmans d'y porter le ravage.

Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai languis dans les fers : le destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas! ma fille en ton pouvoir;
Mais je puis me venger : sa vertu m'est connue,
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me blessas. Bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton Roi;
J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène
Que mon amour pour nœuds, et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévere,
Du sang de tes Chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.

Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse!
Imprudent! si le sort des Chrétiens t'intéresse
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène? Ah! connois Mahomet,
Si c'est-là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous. Esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis.
Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a transmis :
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever, ou me donner ta fille;
Et j'atteste le Ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne!
(*A Mahomet.*)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave je pouvois librement te haïr;
Libre les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré moi, sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance et des peuples Chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre Princesse, à ton pere asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.

Triste exemple !... mais quoi ! la sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irène.*

Le suffrage d'un pere est peu pour ma tendresse ;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé ; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien ?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce :
M'aimez vous ? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

IRÈNE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(*Elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard.... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse ;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort....
(*A Théodore.*) (*A Mahomet.*) (*A tous deux.*)
Mon pere.... Et toi, Sultan.... Connoissez dans Irène
Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne.
(*A Mahomet.*)
De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les Rois pour effrayer ont la toute-puissance ;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus,
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.
Cette preuve suffit.
(*Elle jette le poignard.*)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis, et j'admire!
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire!
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi!...
(*A Irène.*)
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur, qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur, dans qui le mien va lire son devoir,
Irène, partagez mon trône et mon pouvoir.
(*A Théodore.*)
Chrétien, soyons amis; c'est moi qui t'en conjure!
Je respecte, et j'ignore une union si pure:
Instruis-moi, soutiens-moi; tu liras dans mon cœur:
Tes soins en banniront le crime et la fureur....
(*A part.*)
Plaisirs, nouveaux pour moi, mouvemens pleins de charmes,
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes!
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux:
Un instant de vertu vient de me rendre heureux....
(*A Théodore.*)
Agissons, il est tems. Va rassurer tes freres;
Qu'ils respirent enfin sous des loix moins séveres.
Des fureurs du Mufti j'ai su les affranchir:
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne, agis, guéris leurs blessures cruelles:
Soumis à toi, sans doute, ils me seront fideles?
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits;
Et je brave des miens les murmures secrets.

Oui, dussai-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne!
(*A part.*)
O plaisir pour un Roi rare et voluptueux!
Je regne sur deux cœurs libres et vertueux!
(*Il sort, avec Tadil.*)

SCENE VI.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

THÉODORE.

MA fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame!
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa loi;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

OSEROIS-JE blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue ?
Vous soupirez ? eh ! quoi, si pour quelques momens
Un pere se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare ?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le pere, en affligeant l'époux.

IRÈNE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité : pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin, autour de moi je leve un œil tranquille.
Ce Palais de nos Grecs est devenu l'asyle.
L'impiété, long-tems attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainsi que de la tienne,

Déja tout est Chrétien auprès d'une Chrétienne.
Ciel ! qu'il va redoubler mon zele et mon ardeur
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !..
(*A part.*)
Ton Dieu s'apaise enfin, malheureuse Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance ?
Sur tes remparts fumans l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort.
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.
Il frappa ton orgueil ; il couronne ta foi :
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
Loin de tes chers enfans écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah ! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité !...

SCENE II.

NASSI, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Nassi.*

NASSI, que voulez-vous ?

NASSI.

Votre pere, Madame,
Le trouble sur le front, et la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce billet important.
Il doit, près du Visir, se rendre en cet instant.
(*Il sort.*)

SCENE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part, après avoir lu.*

Qu'AI-JE lu ! Que devient mon bonheur et ma joie ?
Je m'y livrois entiere, et le Ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le Sultan vient.

SCENE IV.

MAHOMET, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Seigneur, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait, dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*

« En vain à votre hymen nos Prêtres ont souscrit,
» Des Musulmans jaloux la colere s'aigrit.
» Sans lui communiquer l'avis de votre pere,
» Ménagez le Sultan, obtenez qu'il differe.
» On nous menace : on dit qu'un rebelle sujet
» Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRÈNE.

Seigneur, vous vous taisez ! Une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile !
Frémissant du péril où j'allois vous plonger,...

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace !....
Vous gémissez, Irène ! Épargnez-moi de grace ;
Vous m'outragez. Trembler, ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse, ou d'effroi ?
Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage.
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux.

IRÈNE.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere ?
Épouse de leur Roi, ne suis-je pas leur mere ?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuses !
Périssent à jamais ces beautés malheureuses
Qui loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples supplians osent trahir l'espoir ;
Qui pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître !

Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter
Si jamais, à punir, j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur soyez toujours maîtresse;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse.
Souffrez que quoi qu'ici vous m'osiez demander
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos Chrétiens a versé ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle
Mes peuples, mon armée et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir.
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse il vivra. Ce n'est point la colere,
C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre
Pour le rompre il n'est plus que ma mort, ou la vôtre.

IRÈNE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité:
Je brave les clameurs du soldat irrité.
De ses emportemens j'ai pénétré la cause;
Et le remede est sûr, puisqu'Irène en dispose.
Pour apaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, Seigneur; et c'est assez...
Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce Palais dans mes bras lui présente un asyle.

Il tarde trop long-tems ; je cours le rappeler.
Près de vous, près de lui qui pourra me troubler ?
En cessant de trembler pour deux têtes si cheres
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sinceres.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon pere et mon époux.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

TADIL, MAHOMET.

TADIL.

LE frere du Visir, l'Aga des Janissaires,
Vient à vos pieds....

MAHOMET.

(*A part.*)
Qu'il entre... Ah ! tremblez, téméraires.

(*Tadil sort.*)

SCENE VI.

L'AGA, MAHOMET.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*

Ton esclave, à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA, *se relevant.*

Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance:
Je suis leur Chef; je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe; mais n'étends point ta colere sur eux:
Ils veulent t'arracher à des liens honteux.
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite;
Punis-moi: je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux! que prétend ton zele et ta fureur?
Ne me connois-tu plus? Tu formas ma jeunesse;
Tu m'es bien cher, mais si tu combats ma tendresse
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.
Qu'un souple Courtisan te trompe et te caresse;
Ton ami meurt content s'il bannit ta foiblesse.

J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejettés ?....
Ah ! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colere !
« Eh ! quoi donc, répétoit le brave Janissaire,
» Quoi ! nous l'avons perdu ce Sultan redouté,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité ?
» Quoi ! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire ?
» Lui, qui du monde entier méditoit la victoire,
» Qui, dans Rome captive arborant le Croissant,
» Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant,
» Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
» Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme ;
» Et pour elle rompant les loix de ses ayeux,
» Quoiqu'esclave et Chrétienne, il l'épouse à nos yeux ! »
Ah ! Seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence ?
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour
Arme les sentimens d'un généreux retour.
Vole à ton camp. Ton œil redoutable et sévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux Janissaire ;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je la confondrai cette armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante ;

Oui, je le leur rendrai ce sévere Empereur:
Ils me veulent cruel? qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure....
(*A l'Aga.*)
Et toi, sors, malheureux!

L'AGA.

Tu m'as promis la mort:
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître:
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître!
Que fais tu dans ces murs? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir?
Byzance est sous tes loix: entre dans la carriere,
Ouvre les bras, l'Europe y vole tout entiere;
Son Empire est à toi. Les imprudens Chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste occident daigne jeter la vue;
Vois régner sur ses Rois la discorde absolue,
Vois ses foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre Chrétiens, quel démon les anime?
Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutels, y tombe renversé.
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival, il hâte sa ruine,
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer,
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.

Du poids de ta puissance étouffe leurs discords ;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts.
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde :
Tonne sur ces cruels et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux.
Ce sont-là les projets qu'une funeste flamme
Interrompt, ou plutôt efface de ton ame.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattans !
Là, se terminent donc tant d'exploits éclatans !
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme !
(*Il se jette aux genoux de Mahomet.*)
Tu rougis !.... Ah ! rends-moi mon auguste Empereur.
Que la gloire t'éveille ; elle parle à ton cœur :
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle.
Tu résistes en vain ; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte et les remords.
Vainement, à ses cris, ton ame se refuse :
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissai-je être immolé,
J'ai le prix de ma mort ; la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avoûrai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.
(*A l'Aga.*)
Je te laisse le jour. Cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire

Que celle que la guerre attache à la victoire.
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp; fais trembler mes soldats:
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats!
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête;
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célebre la fête.
Tout rebelle insolent tombera sous mes coups;
Ou les traîtres, sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu; porte-leur ma réponse.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

L'AGA, *seul.*

IL menace; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zele est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidele....
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat;
Rendons l'armée au Prince, et le Prince à l'Empire.
(*Il va pour sortir, et en est empêché par le Visir qui survient.*)

SCENE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

Arrête ! Où t'a conduit le zele qui t'inspire ?
Tu quittes le Sultan, qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir ?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite
Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite ?
Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats
L'armée, entre mes mains, a juré ton trépas ?
On dit, vil délateur ! qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fideles ministres :
On dit que de ses feux timide approbateur
Tu nourris du Sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets, j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres,
J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit ;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître.
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce-là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?
Quel es-tu pour oser de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprend donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un Visir est l'appui, le salut d'un Empire,
L'oracle de l'État, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie et le bras de son Roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au Souverain, dès qu'il nous la confie;
Et souvent au besoin ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les Souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un Visir voudra bien me pardonner l'offense.

J'avois cru qu'un ministre appellé par son Roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zele, et sa foi,
Que plus il approchoit du sacré diadême,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son Prince osoit marquer la place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître et l'effroi d'un État.
J'ai cru que sans respect regarder la couronne
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zele qui m'irrite;
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat, tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître :
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître.
Souviens-toi qu'un Sultan, par le Ciel couronné,
Peut être condamnable, et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'Etat au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,

S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure ; mais obéis : c'est-là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage :
Où regne l'injustice il n'est plus de pouvoir ;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer ? L'époux d'une Chrétienne
Est digne de ta haine, ainsi que de la mienne.
Je méconnois un Roi, digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les Chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance ?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses sujets :
De tous les coins du monde Irène les appelle :
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli,
Insulte insolemment aux décrets du Mufti.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'Empire Ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les Chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos ?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon Roi s'avilisse.
Borne-là tes desseins, et je suis ton complice.

Il oubliſra bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ſes bras
L'orgueilleuſe Chrétienne à qui ſon cœur ſe livre.
A ces conditions je ruis prêt à te ſuivre.
Si tu pouſses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

LE VISIR, *ſeul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penſes....
De la révolte en lui j'ai jeté les ſemences.
Achevons.... Ou s'il oſe encor me traverſer,
Le ſoldat veut ſon ſang; je le laiſſe verſer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

SEIGNEUR, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains....

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints....
Voile aimable, long-tems étendu sur ma vue,
(*A part.*)
Douce sécurité qu'êtes-vous devenue?....
Cruel Aga: pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?....
Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix,
Me frappe, me réveille et m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.

Content

Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pu ni souffrir, ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, Seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour. Son frivole courroux
A déja trop long-tems balancé la victoire.
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire:
Achevez, triomphez d'un dangereux objet
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai cet objet magnanime
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques loix,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix:
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l'innocent du coupable.
Sur mon trône, long-tems théatre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence et la paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer:
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes!
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toujours,
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image?....

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance.
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit.
L'amour plus que jamais, tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens:
Il jette dans mon cœur le desespoir, la rage;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.
Mon ame, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble, a soif de mille morts.
Ah! si de mes soldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable....
Juste Ciel! je frémis.... Témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs....
Le Visir m'est suspect.... Que la mort l'environne:
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne.
Mon pouvoir absolu dépose le Mufti;

Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.

(*Tadil sort.*)

SCENE II.

MAHOMET, *seul.*

Enfin j'évite ta présence,
Irène; et l'ascendant d'un funeste devoir,
Pour la premiere fois, balance ton pouvoir.
Ah: puisqu'il le balance, il le vaincra, sans doute!
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner?....
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire....
Tes murmures sont vains; je ne te veux plus croire.

SCENE III.

THÉODORE, MAHOMET.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse

Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu?.... Mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton armée infidelle.

MAHOMET.

Mon armée!... Ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie?
Tu n'es plus sous ces Rois tremblans, subordonnés,
D'un peuple impérieux esclaves couronnés,
Monarques dépendans, asservis sur le trône,
Que, sous le nom de loix, l'impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe, au gré de l'audace, un sceptre obéissant.
Ah! si le despotisme a choisi quelque siége
C'est celui que j'occupe, et qu'en vain on assiége;
Et si dans son entier je ne l'avois reçu
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire:
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé

L'image d'un objet si tendrement aimé ;
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat ! à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse
Cet hymen, dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé
M'offre l'appât flatteur d'une double victoire :
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh ! pourquoi refuser de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble et de tant de combats ?
Epargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Epargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel ;
Et, s'il faut dire tout, de toi-même, peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle ? ....

MAHOMET.

Je respire, je l'aime et tu trembles pour elle !

THÉODORE.

Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance et l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh ! bien donc, sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m'ensevelir ;
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'autel en tombant écrase la victime !
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Opposons au péril une mâle fierté :
Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous offense,
Détruisons.....

SCENE IV.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE.

TADIL, *à Mahomet.*

PARDONNEZ à mon impatience,
Seigneur ; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Mufti déployant le terrible étendart
Souleve à son aspect un peuple téméraire.
Tout le suit : le Spahy, l'orgueilleux Janissaire
Courant sous un saint voile aux derniers attentats
Y dresse en même-tems et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage ; et déja dans la ville.....

MAHOMET, *à part.*

(*A Théodore.*)

Traîtres, vous le voulez!.... Demeure en cet asyle;
Rassemble les Chrétiens admis dans ce Palais:
Je te laisse ma Garde, et je te la soumets....
(*A Tadil.*)
Tadil, qu'on obéisse aux loix de Théodore.

SCENE V.

IRÈNE, MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

IRÈNE, *à Mahomet.*

QUEL attentat, Seigneur? quel crime vient d'éclore!
Quel péril!...

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un chef anéanti le péril est passé.

IRÈNE.

Ah! Seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir!

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame?
Juste Ciel!.... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats.
Rassurez-vous; calmez d'inutiles alarmes.
Il est tems de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah! Seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux, laisse-moi!
Ton Roi contre un esclave a-t-il besoin de toi?

(*Il sort, et Tadil le suit.*)

SCENE VI.

THÉODORE, IRÈNE.

THÉODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet: sa perte est infaillible.
Le Visir, dès long tems son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet;
J'ai couru vers ces murs, j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine.
Au mépris du danger, l'amour le détermine:
Il se perd. Suivez-moi: les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRÈNE.

Ah! mon pere, en quel tems voulez-vous que je fuie?
Cause de tant de maux pourrois-je aimer la vie?

Je n'en saurois douter, Mahomet va périr :
Il meurt ; et vous m'avez permis de le chérir.
Ah ! vous m'avez perdue ; et mon ame tremblante,
Succombe sous les noms et de fille et d'amante !

THÉODORE.

Chere Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur.
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace
L'honneur n'ait pas déja conseillé mon audace ?
Mais....

IRÈNE.

Ah ! je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet.
Dans votre ame, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute assiégent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un Roi s'il n'est Chrétien n'est-il plus votre maître ?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains, dons du Ciel,
Qui lui peut arracher, sans être criminel ?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadême ?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son Souverain peut-il être un forfait ?
(*A part.*)
Quel exemple aux Chrétiens !... Ah ! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu ! brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses Rois plonge une aveugle erreur !

THÉODORE.

Pour aimer le Sultan, pour lui rester fidele,
Irène, je n'ai pas besoin de votre zele.
Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m'ont rendu son sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite ;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis, du moins, de mourir avec lui.
J'y cours.... Adieu, ma fille !

IRÈNE.

Arrêtez, ô mon pere !
(*A part.*)
Arrêtez, ou je meurs.... Ciel ! quelle est ma misere !
Il faut lorsque pour moi mon amant va périr
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir....
(*A Théodore.*)
Vivez, Seigneur, vivez ! Dans mon ame affligée
J'entends déja gémir la nature outragée !
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel....
(*A part.*)
Quel état ! quel tourment !... Épreuve rigoureuse !
Peut-on être innocente, ensemble et malheureuse ?...
(*A Théodore.*)
Oui, ma vertu triomphe, et la faveur du Ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende :
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un Sultan, en vous c'est désespoir ;
Mourir pour mon époux, Seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus!.... Une douleur si tendre
Ne peut.... Nassi paroît; que va-t-il nous apprendre?

SCENE VII.

NASSI, THÉODORE, IRÈNE.

IRÈNE.

AH! que fait Mahomet?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, et veut le sang d'Irène:
L'autre, dont le Visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups;
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse:
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux:
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déja jusqu'au Visir il s'est fait un passage.
Le Visir frémissant voit approcher l'orage:
« Sultan, je puis te perdre, ou mourir. C'est assez, »
Dit-il; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux leve une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.

Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les Chrétiens éperdus.
Le Sultan veut en vain détourner la tempête;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête.
Enfin de leur Prophête il saisit l'étendart,
Rappelle les mutins fuyans de toute part;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Dompte et suspend les coups du cruel Janissaire.
Mais le trouble, Seigneur, n'est point encor calmé:
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé.
Ils demandent le sang d'une tendre victime....
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRÈNE, *à part.*

Enfin, c'est donc sur moi que le Ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis la mort seule me reste!...
(*A Théodore.*)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus tems de fuir:
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais....

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu sans ton pere?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere!

IRÈNE.

Oui, Seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la derniere fois ouvrez le sein d'un pere
Aux larmes que m'arrache une douleur sincere.
Pour fléchir l'Etre à qui j'ose les adresser,

Sur

Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser ?....
(*A part.*)
Que fais-je ?.... Surmontons ces indignes alarmes :
L'innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort ;
Et du moins, en Chrétienne, offrons-nous à la mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, GARDES.

MAHOMET, *aux Gardes.*

Qu'on me laisse.

(*Les Gardes sortent.*)

SCENE II.

MAHOMET, *seul.*

Ah! grand Dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger....
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire, ou ma flamme?...
Ma flamme! ... Quoi! parmi tant de transports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux?....
Qu'il gémisse! qu'il meure!.... Ah! sa langueur funeste

A déja trop flétri des jours que je déreste!
Rhodes, Rhodes subsiste; et, malgré mes sermens,
Ce rempart des Chrétiens brave les Ottomans.
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Épire,
Du creux de ses rochers insulte à mon Empire.
Vainqueur infatigable, il remplit l'univers....
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers!....
De tant de lâchetés il est tems de t'absoudre.
Tonne, éclate, détruis arme toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux,
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime,
Effravons l'univers; et, digne Potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat....
Il est digne de moi, cet exemple terrible,
Vaincre ma passion c'est me rendre invincible....
Que dis-je? ah! malheureux, quel horrible forfait!....
O mort! viens dévorer le cœur et le projet!...

SCENE III.

L'AGA, MAHOMET.

MAHOMET.

BARBARE! viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens; tes fureurs encor ne sont pas satisfaites;
L'amour, le tendre amour parle encore à mon cœur.

Inspire-moi ta rage et comble mon malheur.
Que dis-je ? il est comblé. Frémis, connois ton maître ;
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire, ou la rage ont jetté dans mon sein
(*A part.*)
Un projet.... Non, cruels ! vous l'espérez en vain ;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes,
Et j'irai par degrés jusqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous ; et de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront causé ne seront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste Ciel, m'a soumis ta colere !
Tel est, des Musulmans, l'effrayant caractere.
Dans le sang le plus pur ardens à se plonger,
Montrez-leur la victime ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur maître ils le feront trembler ;
Et pour les commander il faut leur ressembler....
Eh ! bien, cruels ! eh ! bien, il faut vous satisfaire ;
Il faut être parjure, impie et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu....
Ah ! le Ciel t'a donné le Prince qui t'est dû,
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juste maître ;
Il te faut un tyran ? sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc ! à l'amour seul borner tous ses desirs,
Quoi ! dormir sur un trône entouré de plaisirs,
Parer ses mains d'un sceptre ; et, méprisable idole,
D'un peuple désarmé boire l'encens frivole,
Quoi ! c'est donc là régner ? Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Ce n'est point pour régner que naissent les Sultans.
Depuis que tes ayeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfans de la guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné ; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assirien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti :
Ils régnoient tous ces Rois que leur valeur écrase ;
De leur trône abattu l'équité fut la base :
L'amour, ainsi qu'au tien, siégant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de Majesté.
Ah ! lorsque dans ces murs, théatre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah ! tu régnois alors ; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes ayeux tu méritois l'Empire.
L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô Ciel ! .. J'en appelle à toi-même :
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il ? il aime....

Je me tais : mon audace a mérité la mort ;
Mais puisqu'on me pardonne on cede à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel ! pour le malheur du monde.
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître ;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur :
On m'y force, il le faut, j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de sang, chemins de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront ;
Jusques dans mes plaisirs leurs cris retentiront....
Tu triomphes !... Va, cours, éloigne de ma vue
La Beauté qui régna sur mon ame éperdue.
Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage....
La voici... Juste Ciel ! je ne me connois plus....
(*A l'Aga.*)
Laisse-moi ; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part, en sortant.*

Quelle entrevue, ô Ciel ! que je crains sa tendresse !
Sauvons-le, malgré lui, de sa propre foiblesse.

SCENE IV.

IRÈNE, MAHOMET.

IRÈNE.

Mon abord vous surprend ? Soigneux de m'éviter,
Votre exemple, à vous fuir auroit dû m'exciter.
Avouez-le, Seigneur, vous n'aimez plus Irène ?
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne ?
Rassurez-vous ; chassez le trouble où je vous vois :
Elle vous parle ici pour la derniere fois....
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire ;
En cédant à ses loix je tremble, je soupire :
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas ;
Mais qui dompte l'amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux ; il est digne de moi....
Vous, Seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une priere :
Ne la rejettez point, Seigneur, c'est la derniere.
Soulagez les Chrétiens : vous me l'avez promis !
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :
Aimez-les, Mahomet ; enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irène vous fut chere, et qu'elle fut Chrétienne !

Je lis dans vos regards de sinceres douleurs :
C'en est assez, ô Ciel ! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes !....

(*A Irène.*)

Irène, triomphez; voyez couler mes larmes.
Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux,
Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux !
Irène ! chere Irène, il en est tems encore,
Fuyez, éloignez-vous. Le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet....
Ah ! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie !...
L'amour d'un Musulman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solemnel....
Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chere;
Et cependant jamais l'implacable colere
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger....

(*Il leve son poignard sur Irène.*)

Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort ! son horreur t'environne;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRÈNE.

Ton bras est suspendu ! qui t'arrête ?... Ose tout;
Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup :
Frappe, finis mes maux; Irène te pardonne !

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes.... Ciel ! je frémis, je frissonne !
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier.

Le crime est imparfait, le remords est entier....
Tu pleures! tu gémis!... Ah! trop puissante Irène!
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(*Il veut se percer. Irène l'en empêche.*)

Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour!... que de charmes!...

(*Il laisse tomber le poignard.*)

Eh! quoi, tant de fureur se termine à des larmes!...
Irène, décidons. Veux-tu vivre et régner?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner:
J'en jure par le Ciel! Tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort vaincront leur résistance....
Que dis-je? Ah! fuis plutôt, fuis, dangereux objet;
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma première victime!

IRÈNE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux:
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène:
Cet instant, pour jamais, va briser votre chaîne...
Pour jamais!... Ah! Seigneur!.. Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour....
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

MAHOMET, *seul.*

JE te laisse partir, Irène, et je t'adore!....
Quel horrible triomphe!... Il accable mon cœur.
Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur!...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide....
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour cede, et j'y sens le crime de retour....
Quel bruit se fait entendre?

SCENE VI.

THÉODORE, GRECS, MAHOMET.

THÉODORE, *désarmé, blessé et soutenu par les Grecs.*

AH! Seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois.... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre....
Je me meurs: et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé!...
(*A part.*)
Ah ! courons, trop long-tems c'est être méprisé....
Traîtres ! vous fléchirez, ou cette même Irène,
J'en jure : ne mourra que votre Souveraine !...
Non, la nécessité ne peut rien sur les Rois ;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des loix.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

DIEU ! de tant de périls garantissez Irène !

SCENE VIII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

QUEL triomphe !... Ah ! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène ?...

ZAMIS.

Tout lui cede. Aux portes du Palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient par tout la mort inévitable;
Irène.... j'en frémis! Irène, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités,
Et, méprisant la mort: » Perfides! arrêtez!
» Dit-elle; des Chrétiens épargnez l'innocence,
» Tournez contre moi seule une juste vengeance.
» C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux:
» Frappez! trempez vos mains dans un sang odieux! »
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers et bannit la licence.
Eperdus, consternés, tremblans à ses genoux,
Ils cedent, en silence, à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel! je t'offre ma mort: mon cœur n'a plus d'alarmes...
Je vois Nassi...Grand Dieu! que m'annoncent ses larmes!

SCENE IX

SCENE IX et derniere.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

VENEZ, Seigneur, venez; sortons de ce Palais.

THÉODORE.

Je tremble....

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène?...

NASSI.

Hélas!

THÉODORE.

Nassi?...

NASSI.

Malheureuse victime!..

Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, instrument du forfait?...

NASSI.

Frémissez; c'est la main du cruel Mahomet!

ZAMIS.

Juste Ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!

NASSI.

Irène triomphante,
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante;
Mahomet a paru. Les chefs et les soldats
D'Irène, par leurs cris, célebrent les appas.
Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance.
Aux cris tumultueux succede un long silence.
Il marche.... Dans ses yeux sont la rage et les pleurs:
« Le voilà cet objet, proscrit par vos fureurs,
» A-t-il dit; cet objet, à qui la vertu même
» Auroit du monde entier cédé le diadême!
» Vous étiez trop heureux sous un regne si doux:
» Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.
» Traîtres! il n'est plus tems... Pleurez sur sa mémoire:
» Vous la perdez, cruels! je l'immole à ma gloire,»
Ah! Seigneur! furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irène un funeste regard,

La frappe.... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule ; déja la victime chancelle :
Elle tombe ; ses yeux se tournent vers le Ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu ! dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne apaise ta vengeance !

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR DE LA NOUE.

PERSONNAGES.

M. DAMIS.

DAMIS, fils, obstiné, et amant de Lucile.

JULIE, fille de M. Damis.

CÉPHISE.

LUCILE, niece de Céphise.

LISETTE, suivante de Julie.

FRONTIN, valet de Damis, fils.

La Scene est à Paris dans une maison commune à Céphise et à M. Damis.

SUJET
DE L'OBSTINÉ.

LUCILE est promise à Damis, fils, jeune Officier, qui l'aime, et de laquelle il est aimé; et leur mariage doit se conclure, dès qu'il reviendra de son Régiment, d'où on l'attend. Il arrive; mais son humeur contrariante et son extrême obstination le brouillent, aussi-tôt, sur différens sujets, avec Julie, sa sœur, avec M. Damis, son pere, avec Céphise, tante de Lucile, et jusques avec Lisette, suivante de Julie. Pour le punir de lui avoir manqué dans leur querelle, M. Damis feint d'en revenir au premier projet qu'il avoit eu d'abord d'épouser lui-même Lucile, qui feint aussi d'y consentir. Damis piqué de ce prétendu changement de Lucile en paroît content, par contrariété, et signe le contrat qu'il croit devoir unir son pere avec elle. Cependant, il n'a pas plutôt signé qu'il en est au désespoir; et sur ce qu'on

lui dit que sans sa signature ce contrat n'auroit eu aucun effet, il veut le déchirer; mais Lucile s'y oppose, et M. Damis apprend, enfin, à son fils, que ce contrat n'est autre que celui qui lui donne Lucile. Damis déplore son obstination, dont il promet de se corriger; et il est uni à Lucile.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

IL y a apparence que La Noue auroit fait jouer cette petite Comédie, si la mort ne l'eût surpris peu de tems après l'avoir achevée, et qu'elle n'auroit pas été vue sans quelque plaisir au Théatre François, pour lequel elle semble avoir été destinée. C'est l'opinion qu'en a eue l'Éditeur de ses Œuvres, qui dit, dans sa Préface, en parlant de cette Piece : « Quoiqu'elle n'ait paru sur aucun Théatre, cependant elle offre plusieurs scenes qui semblent faites pour y réussir. »

Nous avons cru, aussi, qu'elle pourroit être agréable à la lecture, et c'est ce qui nous a déterminés à la placer dans notre Collection, à la suite de *La Coquette corrigée*, du même Auteur.

Le caractere qui a fourni à La Noue le sujet de *L'Obstiné* a été mis sur la scene, plusieurs fois; mais sous d'autres titres. En 1694, un anonyme

en fit une Comédie, en un acte, en prose, intitulée, *L'Entêté*, qui fut jouée deux fois, au Théatre François, sans succès, et qui n'a point été imprimée. En *1699*, un autre anonyme fit jouer une autre Comédie, en un acte, en prose, au même Théatre, sous le titre de *L'Entêtement ridicule*, qui eut sept représentations, et ne fut pas, non plus, imprimée. En 1722, l'Abbé de Brueys donna, au même Théatre, une Comédie, en trois actes, en vers, intitulée, *L'Opiniâtre*, qui eut huit représentations, et qui est imprimée dans ses Œuvres. Le Théatre Italien a aussi une Comédie, en un acte, en vers, sous le titre de *L'Entêté*, par M. Bret, qui fut jouée le 5 Juin 1758, et qui est imprimée dans ses Œuvres.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LUCILE.

LUCILE.

Quoi! vous tremblez, Julie?

JULIE.

Oh! oui, je suis sincere.

LUCILE.

Pourquoi?

JULIE.

Le cœur me bat lorsque j'entends mon pere,
D'un ton demi-moral, plaisanter nos amours:
« Différons, différons, » répete-t-il toujours.
Par goût, par sentiment, il hait le mariage:
Sa conduite avec vous en est un témoignage.
Il projette d'abord de vous donner la main;
Il balance six mois, puis change de dessein:
« Elle est pour moi, dit-il, et trop jeune et trop belle.
» Je lui donne mon fils, il est plus digne d'elle. »
De mon frere pour vous il fait naître l'amour,
Il voit que vous l'aimez, vous-même, à votre tour;

Sa joie éclate, eh! vîte, il conclut l'hyménée:
A Clitandre aussi-tôt me voilà destinée;
Tout est fait. Point: la guerre éloigne nos amans.
L'heureux prétexte! il va différer de dix ans.
Là, parlez, à quoi bon me promettre à Clitandre?
Quand on aime, croit-il qu'il soit aisé d'attendre?

LUCILE.

Oui, votre plainte est juste; allez lui déclarer
Que vous n'êtes plus d'âge à pouvoir différer;
Qu'il vous expose trop en prolongeant vos peines,
Que le sang pétillant qu'il a mis dans vos veines,
De tout retardement implacable ennemi,
Veut que dès ce jour même il vous donne un mari.

JULIE.

Avec votre sang-froid vous me raillez sans cesse.
Autant que moi pourtant ceci vous intéresse.
Mon frere, votre amant, arrive dans ce jour.
De Clitandre, demain, moi j'attends le retour;
Mais que nous servira leur ardeur empressée
Si mon pere nourrit l'effrayante pensée
D'éloigner sans pitié notre commun bonheur?

LUCILE.

Ma tante a résolu de hâter sa lenteur.
Céphise est pour nous.

JULIE.

Oui; mais elle est pétulante.
Ils n'ont qu'à se brouiller? moi, cela m'épouvante.

LUCILE.

Eh! bien, nous attendrons un raccommodement.

JULIE.

Attendre !... Et vous aussi ?

LUCILE.

Comment faire autrement ?

JULIE.

Mais... pester comme moi : du moins, cela soulage.

LUCILE.

Non, croyez-moi, Julie, une fille à notre âge
Doit de ses sentimens voiler tous les dehors ;
Sa gloire est de paroître obéir sans efforts,
Sur-tout lorsqu'il s'agit des nœuds de l'hyménée :
Loin d'y courir, il faut qu'elle y semble entraînée.
On nous suppose assez de penchant pour ses nœuds.

JULIE.

Eh ! bien, on n'a pas tort.

LUCILE.

Encor ! De tels aveux ...

JULIE.

Pour peu qu'on ait d'esprit....

LUCILE.

Gardons d'en faire usage,
Sachons l'envelopper du plus obscur nuage ;
Rougissons de parler, étouffons tout bon mot :
Penser dans le silence est notre unique lot.
Les hommes volontiers entourent une fille
Dont l'enjoûment réveille, en qui l'esprit pétille ;
Mais, même en l'admirant, tous ses approbateurs
Vous diront que l'esprit fait craindre pour les mœurs.

JULIE.

Si bien donc qu'une fille, en bonne conscience,

Doit être un automate, une froide existence,
Sans cœur, sans yeux, sans bouche, et sur-tout sans
esprit ?
Oh ! j'ai de tout cela, pour moi, sans contredit,
Et je veux en user, qui plus est ; et Clitandre
Trouve bon que j'en aie, et n'en est que plus tendre.
Mais comment se peut-il que mon frere Damis,
Vif, bouillant comme il est, de vous se soit épris ?

LUCILE.

Et comment se peut-il que vous, bouillante et vive,
Un homme raisonnable et sensé vous captive ?

JULIE.

S'il étoit autrement je l'aimerois bien moins...
Mais mon frere est têtu.

LUCILE.

J'espere, par mes soins....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous aurez à souffrir ; vous devez vous attendre....

LUCILE, *l'interrompant, à son tour.*

A tout ce que de vous doit espérer Clitandre.

JULIE.

Je prétends qu'avec moi Clitandre soit heureux.

LUCILE.

Et mon bonheur aussi ne sera point douteux.

JULIE.

Cette vivacité, dont on me fait la guerre,
Il me verra toujours l'employer à lui plaire.

LUCILE.

Et Damis me verra toujours pour le calmer
Employer ce sang-froid dont vous m'osez blâmer.

JULIE.

Je veux que l'enjoûment que ma gaîté déploie
Dans le cœur d'un époux fasse passer ma joie.

LUCILE.

Je veux que ma douceur dans le cœur d'un époux
Entretienne sans fin le plaisir le plus doux.

JULIE.

Je veux au mien donner, moi, dans une journée
Plus de preuves d'amour que vous dans une année.

LUCILE.

Là ! ne vous fâchez point : j'applaudis de bon cœur
Aux soins que vous prendrez de faire son bonheur.
Eh ! quel mari pourroit vous refuser son ame ?
Heureuse si du mien je peux fixer la flamme !
C'est à quoi je mettrai mes efforts tout entiers ;
Et j'en prendrai de vous l'exemple volontiers.

JULIE.

Quel charmant caractere ! Ah ! ma chere Lucile,
Vous me prouvez combien la douceur est utile.
C'est bien à moi vraiment à vous rien disputer !
Pour plaire à mon mari je dois vous imiter.
Oui, ma vivacité mérite qu'on la blâme ;
Dominer, en cédant, c'est l'emploi d'une femme....
Mais mon pere... Ah ! c'est lui... je l'entends murmurer.

SCENE II.

JULIE, LUCILE, M. DAMIS, CÉPHISE, LISETTE.

M. DAMIS, *à Céphise.*

Je ne le cele point, je voudrois différer.

JULIE, *à Lucile.*

Qu'avois-je dit?

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Pourquoi? Ne sont-ils pas en âge?

M. DAMIS.

Oui, tous deux pour l'État d'employer leur courage.

CÉPHISE.

Quoi! s'ils sont mariés, l'emploîront-ils donc moins?

M. DAMIS.

Mon Dieu! le mariage entraîne tant de soins!

CÉPHISE.

Enfin que deviendront votre fille et ma niece?

M. DAMIS.

Elles attendront bien encor; rien ne les presse.

CÉPHISE.

(*A Julie.*)

Rien ne presse!.... Est-il vrai?

JULIE, *à M. Damis.*

Mon pere, j'ai seize ans.

M. DAMIS.

Plaît-il?

LISETTE.

Elle a seize ans.

M. DAMIS, *à Julie, la menaçant.*

Je....

CÉPHISE.

Ces pauvres enfans !

Çà, ne la grondez point.

M. DAMIS.

Quoi ! tandis qu'à la guerre
Ils peuvent s'avancer tous deux....

CÉPHISE.

Belle chimere !
Pour être mariés auront-ils moins de cœur ?

M. DAMIS.

Sans doute.

LISETTE.

Mais tant pis !

M. DAMIS, *à Céphise.*

Enfin, c'est ma frayeur.
Chacun sait qu'une femme aimable et que l'on aime,
D'ordinaire, sur nous prend un pouvoir suprême ;
Et chacun sait aussi qu'un mari complaisant
N'est, et ne fut jamais qu'un guerrier languissant.

LISETTE.

Un mari complaisant ! Eh ! mort non de ma vie !
Où le trouverez-vous ? La chaîne qui les lie
Est légere en ce jour ! elle prête et s'étend
Au point de n'avoir plus pour eux rien de gênant ;
Et d'ailleurs votre fils est-il d'un caractere
A devenir jamais un mari débonnaire ?

Toujours enveloppé dans son opinion,
Rien ne peut surmonter son obstination :
Ombrageux et rétif, toujours sur le qui vive,
On le voit contre tous saisir la négative :
Disputant sur un mot, s'échauffant sur un rien,
Lui seul il a raison, lui seul il fait tout bien.
Évaporant au loin sa bile opiniâtre,
On ne peut avec lui que céder ou se battre.

CÉPHISE, *à Lucile.*

Lisette le connoît ; oui, telle est son humeur.
Lucile, en l'épousant tu feras ton malheur.

LUCILE.

Non, ma tante : à ces traits je ne puis le connoître ;
Et Lisette devroit mieux parler de son maître.

M. DAMIS, *à Céphise.*

Que de bons sens !.... Ma foi ! j'aurois dû l'épouser.

CÉPHISE.

Il n'a tenu qu'à vous, Monsieur, d'en disposer.

M. DAMIS.

Mais elle aime mon fils.

CÉPHISE.

Oui, c'est ce qui m'irrite.

M. DAMIS.

Mais, quoiqu'un peu têtu, mon fils a du mérite.

CÉPHISE.

Et ma niece, Monsieur, n'en a-t-elle donc pas ?

M. DAMIS.

Oui, sans doute, beaucoup : de l'esprit, des appas ;
Mais, mon fils....

CÉPHISE.

Mais, ma niece....

LISETTE.

Oh! oui; mon fils, ma niece....
Ils sont, vous le verrez, les seuls de leur espece.
Laissez le parallele, et songez à finir.

CÉPHISE.

Oui, Monsieur, terminons. Leurs amans vont venir.
Par quel entêtement voulez-vous qu'on differe?

M. DAMIS.

C'est qu'au printems prochain recommence la guerre,
Et je ne prétends pas que Clitandre et Damis
Dans les bras de l'hymen demeurent endormis.

LISETTE.

Oh! pour rendre à l'État leurs bras et leur courage,
Il suffit, croyez-moi, de trois mois de ménage.
Avant que le printems les rappelle aux combats,
Tous quatre de l'hymen ils seront déja las,
Et tous quatre en secret béniront la journée
Qui pour un tendre adieu sera déterminée.

M. DAMIS.

Si j'en étois bien sûr.... mais il n'en sera rien;
On a peine à quitter cela, je le sais bien.

JULIE.

Mon pere....

M. DAMIS.

« J'ai seize ans, » n'est-il pas vrai? Silence,
Ou je te punirai de ton impatience!

LISETTE.

Ma foi! voici Frontin.

SCENE III.

JULIE, LUCILE, CÉPHISE, FRONTIN, M. DAMIS, LISETTE.

M. DAMIS, à *Frontin.*

EH! bon jour, mon ami. Mon fils....

FRONTIN.

Vous l'allez voir; il est tout près d'ici.

M. DAMIS.

Qui peut donc l'arrêter?

FRONTIN.

C'est une bagatelle;
Votre fils à vingt pas vient de prendre querelle.

LUCILE.

Se seroit-il battu?

FRONTIN.

Ma foi! pour aujourd'hui,
Il a trouvé quelqu'un plus obstiné que lui.

LISETTE.

Cela ne se peut pas.

FRONTIN.

C'est la vérité pure.

CÉPHISE.

Et qui seroit ce donc?

FRONTIN.

FRONTIN.

Écoutez l'aventure :
Vous en rirez, je pense, et moi j'en ris aussi.
Vous savez que la poste est à vingt pas d'ici ?
Sur un cheval, très-las, Damis couroit fort vîte ;
L'animal, en passant, a reconnu son gîte,
Est entré, tout courant, et jusqu'au ratelier
A mené brusquement son brusque cavalier.
Damis, fort étonné, tourne bride, l'exhorte,
Le presse et trente fois le ramene à la porte ;
Trente fois l'animal refuse de sortir,
Recule et près de l'auge il revient se blotir.
Du fouet, de l'éperon, votre fils l'estropie,
Et tâche à l'éloigner de son auge chérie.
Fixé par l'odorat, sourd aux cris comme au frein,
Notre cheval têtu conserve son terrein.
Votre fils en fureur de cent coups l'apostrophe :
Il jure, il bat, il mord. Le coursier philosophe
Souffre tout, réfléchit, puis, sans dire un seul mot,
Plie, et sur le fumier vous l'étend comme un sot.
Damis écume en vain de colere et de honte :
Pour achever sa course, il veut qu'on le remonte.
Un malin palfrenier differe son départ :
Il prend la poste enfin pour arriver plus tard.

LISETTE.

Le voilà donc en train ?

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Monsieur....

M. DAMIS.

Pur badinage,
Risible emportement d'un amant de son âge.

CÉPHISE, *à Frontin.*

Son amour pour Lucile est-il le même?

FRONTIN.

Oh! oui:
Le vent depuis trois jours va moins vîte que lui.
Il creve des chevaux, il court, il éclabousse;
Et selon le chemin son humeur étoit douce.
En trouvoit-il un bon? « Courons, mon cher Frontin;
Nous courons vers Lucile. »

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Eh! bien, Monsieur?

M. DAMIS.

Enfin,
C'est votre intention; il faut la satisfaire.
Venez; je veux moi-même aller chez le notaire.
(*A Frontin.*)
Est-on content de lui?

FRONTIN, *s'en allant.*

C'est un brave Officier.

M. DAMIS, *à Céphise, en s'en allant avec elle.*

Quel meurtre que cela songe à se marier!

LISETTE, *les suivant.*

Quel meurtre bien plutôt d'en voir finir l'espece!
Le besoin de l'État plus que vous m'intéresse;
Et l'on devroit contraindre, à commencer par moi,
Toute femelle à faire un bon sujet au Roi.

SCENE IV.

JULIE, LUCILE.

JULIE.

COMMENT ! mon frere arrive, et vous restez tranquille !

LUCILE.

Eh ! que voulez-vous donc ?

JULIE.

Ce que je veux, Lucile ?
Que le plaisir... la joie... Ah ! Ciel ! quelle froideur !
Mais tout mon sang, à moi, pétille dans mon cœur ;
Et ce n'est que mon frere.

LUCILE.

Eh ! mon flegme, Julie,
Cache des feux plus vifs que votre étourderie
N'en fait voir au dehors. Différente de vous,
L'amour le plus ardent, le plaisir le plus doux
Pénetre tout mon cœur, sans que rien en transpire,
Le remplit en secret. Chez vous tout est délire ;
Le plus grave sujet, le moindre évenement
Passe par votre cœur, l'émeut rapidement :
De joie ou de douleur un instant le colore,
Se transmet à vos sens, et soudain s'évapore.

JULIE.

Ce beau discours n'est pas fort obligeant pour moi...
Mais on vient... C'est mon frere ; oui, c'est lui, je le voi.

SCENE V.

JULIE, DAMIS, LUCILE.

DAMIS, *à Lucile.*

ADORABLE Lucile, enfin...

JULIE, *l'interrompant.*

Bon jour, mon frere.

DAMIS, *à Lucile.*

Je peux faire éclater l'ardeur la plus sincere.

JULIE, *l'interrompant.*

Damis...

DAMIS, *à Lucile.*

Trois mois d'exil...

JULIE, *l'interrompant.*

Dites-moi donc bon jour.

DAMIS, *à Lucile.*

N'ont fait que redoubler mes feux et mon amour.

JULIE, *l'interrompant.*

Mais embrassez-moi donc.

DAMIS, *à Lucile.*

Puis-je espérer encore...

JULIE, *l'interrompant.*

Un mot.

DAMIS, *à Lucile.*

De retrouver vos bontés que j'adore?

JULIE, *l'interrompant.*

Avez-vous vu Clitandre?

DAMIS, *à Lucile.*

Après un long tourment...

JULIE, *l'interrompant.*

Arrive-t-il?

DAMIS, *à Lucile.*

Daignez rassurer un amant.

JULIE, *le tirant par l'habit.*

Parlez donc?

DAMIS, *à Lucile.*

Mon amour...

JULIE, *l'interrompant.*

Dites-moi.

DAMIS, *à Lucile.*

Peu tranquille,
S'accroît...

JULIE, *l'interrompant.*

Répondez donc.

DAMIS, *à Lucile.*

En vous voyant, Lucile.

JULIE, *l'interrompant.*

En vérité, mon frere...

DAMIS, *l'interrompant à son tour.*

Eh! que diantre, ma sœur!

DAMIS et JULIE, *ensemble.*

{ Laissez-moi donc parler, quelle est votre fureur!
{ Parlez-moi donc du moins, quelle est votre froideur?

LUCILE, *à Julie, passant entr'eux deux.*

Modérez-vous, Julie.

DAMIS.

Aussi, pourquoi vient-elle...

LUCILE, *l'interrompant.*

Damis, ne grondez point, vous connoissez son zele.

JULIE.

A mon empressement c'est répondre bien mal;
Mais il sera toujours plus têtu qu'un cheval.

DAMIS.

Un cheval!... Quel cheval?

JULIE.

Une bête mutine.

DAMIS.

Vous me raillez?

LUCILE, *à Julie.*

Julie!

DAMIS.

Aisément je devine.

JULIE.

Devinez; j'y consens.

DAMIS.

Oh! je l'entends fort bien...

(*A part.*)

Elle sait...

LUCILE, *l'interrompant.*

Non, Damis, non, elle ne sait rien.

DAMIS.

Je suis donc plus têtu?...

JULIE, *l'interrompant.*

Oui, qu'un cheval, mon frere,
Qui mene à l'écurie et qui jette par terre.

DAMIS, *outré.*

Ma sœur, si, de vos jours...

LUCILE, *à Julie.*

Julie, en vérité,
C'est pousser à l'excès votre vivacité;
Là, revenez à vous. Votre frere vous aime:
Votre amitié pour lui, je le sais, est extrême,
Et, tout en arrivant, pour un mot, sur un rien,
Vous le chagrinez. Là, trouvez-vous cela bien?

JULIE.

Pas trop.

LUCILE.

Réparez donc un discours qui le blesse.
Vous l'aimez?

JULIE.

Vraiment, oui. J'ai tort, je le confesse...
(*A Damis.*)
Pardonnez-moi, mon frere, et daignez m'embrasser.

LUCILE, *à Damis.*

Damis!

DAMIS.

Moi! jusqu'au cœur, elle a su me blesser;
Et je l'embrasserois!

JULIE, *à Lucile.*

Eh! de grace, Lucile,
Faites ma paix.

LUCILE, *à Damis.*

Julie est vive, mais docile.
Damis, embrassez-la.

JULIE, *à Damis.*

Mon frere!

DAMIS.

Non, jamais...

JULIE.

De grace!

DAMIS.

Laissez moi.

JULIE.

Tenez, je vous promets...

DAMIS, *l'interrompant.*

Non, vous dis-je.

JULIE.

Damis!

DAMIS.

Non, non.

JULIE.

Je vous en prie!

LUCILE, *à Damis.*

Regardez-la, du moins.

DAMIS.

Non, non, non; de ma vie.

JULIE, *à part.*

Eh! le vilain mutin!... j'ai fait ce que j'ai dû;
Mais tel il est parti, tel il est revenu...
(*A Damis.*)
Ne vous démentez point, tenez ferme, mon frere:
Montrez à qui Lucile aura bientôt affaire;
Montrez-vous plus têtu cent fois, plus obstiné
Que le maudit cheval qui vous a ramené.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

EH! bien, vit-on jamais esprit plus indocile?
C'est pour l'amour de vous que je cede, Lucile;
Tenez m'en compte!

LUCILE.

Adieu. Calmez votre courroux.

DAMIS.

Vous sortez?

LUCILE.

Je ne puis rester seule avec vous.

DAMIS.

Lucile!

LUCILE.

Je ne puis; votre sœur est absente.

DAMIS.

Qu'importe?

LUCILE.

Y pensez-vous? elle est avec ma tante.
Que pourroient-elles dire!

DAMIS.

Eh! de grace, un moment.

LUCILE.

Vous n'avez vu personne encore; et, décemment,
Il faut à votre pere...

DAMIS.

Il est absent.

LUCILE.

N'importe.

Il va rentrer.

DAMIS.

Sur vous, ma sœur est la plus forte?

LUCILE.

Il faut que je la suive; adieu.

DAMIS.

Si vous sortez...

LUCILE, *l'interrompant.*

Vous voyez le succès de vos vivacités!
Par un mot de douceur vous arrêtiez Julie,
Vous prolongiez l'instant le plus doux de ma vie;
Vous trouviez réunis, à votre heureux retour,
Les tendresses du sang, les transports de l'amour;
Vous paroissez, tout change: une sœur qui vous aime
Est forcée à vous fuir, et m'y contraint moi-même.
Vous seul avez trouvé le moyen d'attrister
Un moment que l'amour m'a fait tant souhaiter;
Un premier mouvement (daignez le reconnoître)
Mene toujours trop loin, si l'on ne s'en rend maître.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DAMIS, *seul.*

Elle croit que j'ai tort ; il faut lui pardonner.
Dans la suite pourtant, je veux m'examiner...
Quelqu'un vient... c'est mon pere.

SCENE VIII.

M. DAMIS, DAMIS.

M. DAMIS.

Ah ! mon fils, quelle joie !

DAMIS.

Souffrez que dans vos bras la mienne se déploie.

M. DAMIS.

Avec plaisir, mon fils, je te vois de retour.

DAMIS.

L'espoir de voir enfin couronner mon amour
Au desir de vous voir sembloit prêter des aîles.

M. DAMIS.

Ainsi, Clitandre et toi vous revenez fideles ?
Je n'en suis point fâché ; mais cependant ces nœuds
Sont pour vous avancer des moyens dangereux :
Vous devriez attendre.

DAMIS.

Ah! de grace, mon pere,
Achevez mon bonheur. La paix qui va se faire...

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi! la paix?

DAMIS.

Oui, vraiment: les articles déja
Sont dressés, consentis.

M. DAMIS.

J'ignorois tout cela.

DAMIS.

Comment! vous l'ignoriez!

M. DAMIS.

Et même, plus j'y pense
Et moins à ce recit je trouve d'apparence.

DAMIS.

L'apparence n'est rien quand le fait est réel.
La Prusse et les Anglois, par un traité formel...

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi! la paix seroit faite?

DAMIS.

Oui; la chose est publique.

M. DAMIS.

Mais je ne reviens point, je crois, de l'Amérique,
Et je n'en ai rien su.

DAMIS.

Soyez-en bien certain.
Cette nouvelle-là me vient de bonne main.
Un Ministre l'a dite; et, par son Secrétaire....

M. DAMIS.

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi ! vous me soutiendrez ?....

DAMIS, *l'interrompant, à son tour.*

Moi ! soutenir mon pere ?
Oh ! je ne soutiens rien !

M. DAMIS.

Mais vous dites pourtant
Que la paix est signée ?

DAMIS.

Oui, rien n'est plus constant.

M. DAMIS.

Constant ? Qui vous l'a dit ?

DAMIS.

C'est la Cour, c'est la ville.

M. DAMIS.

Je suis donc un stupide, un sot, un imbécille ?

DAMIS.

Allez-vous vous fâcher ? Je me tairai plutôt ...
Je sais avoir raison et céder, quand il faut.

M. DAMIS.

Cédez-moi donc, mon fils, car la paix n'est pas faite.

DAMIS.

A la bonne-heure... mais... bientôt, dans la gazette,
Vous lirez à loisir votre conviction.
(*M. Damis fait un geste d'impatience.*)
Ce que j'en dis n'est pas par obstination.

M. DAMIS.

Quoi !....

DAMIS, *l'interrompant.*

Je suis bien guéri d'un défaut si frivole.

On me croit si l'on veut... mais, ce qui me console...
Je dis la vérité.

M. DAMIS.

Mon fils, la vérité
Pour base, et pour soutien veut la docilité.
Un air trop vif, un ton de feu, d'impatience
Excitent la colere, et non la confiance:
La raison s'insinue avec moins de roideur;
Son trait pénetre mieux plus il a de douceur,
Sa voix, loin d'émouvoir, écarte les orages;
Elle veut obtenir, non ravir les suffrages:
Elle prouve et se tait, sans vouloir décider;
Et, pour persuader, elle enseigne à céder.

DAMIS.

Mais cependant....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Mon fils, cette leçon sincere
Devroit vous avertir qu'il est tems de vous taire.

DAMIS.

Soit... Je mets à profit l'avis que je reçoi...
Mais... si la paix est faite, est-ce ma faute à moi?

M. DAMIS.

Non, Damis. Je vois bien qu'il faut que je vous cede.

DAMIS.

Mais, Monsieur....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Oh! cessons un discours qui m'excede.

DAMIS.

Je suis bien malheureux! Par forme d'entretien,
Je dis ce que je sais... ce que je sais fort bien.

Je soutiens la raison pendant une minute :
Point du tout, on s'offense, on dit que je dispute.
Si la paix vous déplaît, je vais me rétracter.

M. DAMIS.

Vous ne voulez donc pas ?

DAMIS.

Mais, non ; sans s'entêter,
Supposons un moment que la chose est réelle ;
Ai-je tort, dites-moi, de vous l'assurer telle ?
Et quand vous la verrez afficher, publier
Aurez-vous eu raison, vous, de me la nier ?
Quoi que vous en disiez, la vérité, mon pere,
A besoin de l'appui de celui qu'elle éclaire.
C'est presque la trahir que la défendre mal :
Aussi-bien que Thémis elle a son tribunal ;
Y traîner le mensonge est un droit légitime,
Et quand l'erreur y plaide on lui répond sans crime.
Par exemple, la paix....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Oh ! taisez-vous, enfin.

DAMIS.

Vous voilà prêt, mon pere, à m'appeler mutin ;
Je le vois. Cependant vous savez bien, dans l'ame,
Que je ne le suis plus.

M. DAMIS.

Le courroux qui m'enflamme....

DAMIS, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il vous plaît, je cede, et sans effort.

M. DAMIS.

Ah !

DAMIS.

Quoi que vous disiez, pouvez-vous avoir tort?
Tout le monde, il est vrai, le dit et le répete;
Mais il ne vous plaît pas... non, la paix n'est pas faite.

M. DAMIS.

Eh! bourreau, finis donc; donne-la moi, la paix.

DAMIS.

Vous ne la voulez point.

M. DAMIS.

Encore!... Oh! je m'en vais.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

DAMIS, *seul.*

MON pere est obstiné; mais en lui tenant tête,
Comme je le pouvois, j'eusse été malhonnête.
J'ai bien fait. Après tout, que me fait son erreur?

SCENE X.

FRONTIN, DAMIS.

FRONTIN.

Vous avez donc déja fait des vôtres, Monsieur ?
Tout se plaint : la sœur gronde, et Lucile soupire ;
Céphise contre vous dit tout ce qu'on peut dire :
Je viens de rencontrer votre pere en courroux.
La tante va monter ; prenez bien garde à vous !

DAMIS.

Prendre garde ?.... à quoi donc ?

FRONTIN.

La maligne femelle
Vient pour vous provoquer à disputer contre elle.
On vous ôte Lucile au moindre entêtement.
C'est elle qui m'envoie ici secrétement
Vous donner cet avis.

DAMIS.

L'avis est d'importance ;
Mais la tante en sera pour son expérience.
Moi, disputer ! fi donc !

FRONTIN.

Enfin, songez-y bien ;
Cet effort....

DAMIS, *l'interrompant.*

Cet effort ne me coûtera rien ;
Tu le sais bien, toi-même ?

FRONTIN.

Eh ! la, la, mon cher maître,
Votre tête par fois s'échauffe.

DAMIS.

Comment ! traître !
Tu m'oses soutenir !....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Mon Dieu ! point de fracas !
Oui, vous êtes très-doux.... Mais ne l'oubliez pas....
On vient.

SCENE XI.

FRONTIN, DAMIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Bon jour, Damis.

DAMIS.

Pardon, j'allois descendre.

CÉPHISE.

Du cérémonial ! fi ! J'aime à vous entendre,
Et je viens vous chercher. Çà, discourons un peu.
Rapportez-vous ici ce ton ferme, ce feu,
Cet air si décisif que j'aime à la folie,
Et qui de vos discours soutenoient l'énergie ?
Depuis votre départ, je m'ennuie à la mort.
Comment ! dans ce logis on est toujours d'accord ;
Déraisonne qui veut, aucun ne le réfute ;

Pas le moindre débat, pas la moindre dispute.
Je dis non, on dit non. Je dis oui, l'on dit oui.
Vous m'avoûrez que c'est pour expirer d'ennui?

DAMIS.

Oui; ces gens consentans ne divertissent guere....
J'aurois cru cependant que ma sœur et mon pere....

CÉPHISE, *l'interrompant.*

J'ai beau les exciter, pas un seul mot.

DAMIS.

Pourtant,
Je viens de leur trouver l'air assez disputant.

CÉPHISE.

Vous m'étonnez beaucoup : c'est donc votre présence
Car je pestois hier contre leur indolence.
Je ne le cele pas, moi, j'aime à disputer;
Cela me réjouit, et me fait mieux porter.
Quand le matin, à jeun, quelqu'un me contrarie,
Je m'anime au combat, je m'échauffe, je crie,
Je prouve, je soutiens, car j'ai toujours raison;
J'éveille les voisins, j'étourdis la maison,
Et j'ai de la santé pour huit jours.

DAMIS.

Sur mon ame,
Vous donnez appétit de disputer, Madame!

FRONTIN, *bas.*

Gardez-vous....

DAMIS, *l'interrompant.*

(*A Céphise.*)
Je t'entends... Mais enfin ce plaisir
Est un défaut, dit-on? J'ai cessé d'en jouir.

CÉPHISE.

Oh ! vous y reviendrez.

DAMIS.

Jamais. Plus de querelle ;
Sur les avis d'autrui mon avis se modele,
Dût-on me soutenir qu'il est nuit à midi.

CÉPHISE.

Ah ! je vous vois venir ; ceci n'est qu'un défi ?

DAMIS.

Non.

CÉPHISE.

Si.

DAMIS.

Mon changement sur ce point est sincere.

CÉPHISE.

Je vous soutiens....

DAMIS, *l'interrompant.*

(*Frontin le tire par l'habit.*)

Et moi... Non, j'aime mieux me taire.

CÉPHISE.

C'est pour me contredire, apparemment, Monsieur,
Qu'il vous plaît d'affecter cette belle douceur ?

DAMIS.

Pouvez-vous le penser ?

CÉPHISE.

Oui, Monsieur, je le gage !

DAMIS, *vivement.*

Ah ! Madame, parbleu !....

FRONTIN, *bas, l'interrompant.*

Doucement, soyez sage !

DAMIS, *à Céphise, docilement.*

S'il faut en convenir, je suis assez soumis.

CÉPHISE, *à part.*

(A Damis.)

Il n'en démordra pas, au moins.... Monsieur Damis,
Vous trompez mon attente, et, par mutinerie,
Vous n'êtes plus mutin; mais je vous signifie
Que je veux à ma niece un têtu pour époux;
Si vous êtes changé si fort, tant pis pour vous.

DAMIS, *bas, à Frontin.*

S'il étoit vrai, pourtant?

FRONTIN, *bas.*

Eh! non, c'est par malice.

DAMIS, *à Céphise.*

A ma docilité rendez plutôt justice.
Pour mériter Lucile, et faire son bonheur,
J'ai tâché d'acquérir sa vertu, sa douceur.
Ne disputer jamais, céder au moindre signe,
C'est par-là seulement que j'en veux être digne.
Si vous lui réservez un mutin pour mari,
Je ne puis me résoudre à l'acheter ainsi.
Oui, fallût-il la perdre, (et j'en perdrois la vie)
Mon humeur contestante est pour jamais bannie.

CÉPHISE.

Pour jamais?

DAMIS.

Oui, Madame.

CÉPHISE.

Est-il bien vrai, Damis?

FRONTIN.

Oh ! parbleu ; j'en réponds.

CÉPHISE, *à Damis.*

Eh ! bien, soyons amis.

DAMIS.

Comment !

CÉPHISE.

Au moindre trait de votre humeur mutine,
Je rompois tout accord.

FRONTIN.

Ah ! que vous êtes fine !
C'étoit un détour !....

CÉPHISE.

Oui.

FRONTIN.

Bon ! mon maître à présent
Va jusqu'à la fadeur ! Il est trop complaisant !

CÉPHISE.

Je voulois éprouver....

DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi ! je perdois Lucile !
Cette crainte, à jamais, va me rendre docile.

CÉPHISE.

Tant mieux ; car le mardi, jour de votre départ....

DAMIS, *l'interrompant.*

Je partis le lundi, Madame, pas plus tard.

CÉPHISE.

Le lundi ?.... Non, ce fut le mardi.

DAMIS.

Non, Madame;
Je m'en souviens fort bien, croyez-moi.

CÉPHISE.

Sur mon ame.
Ce fut le....

DAMIS, *l'interrompant.*

Point du tout.

CÉPHISE.

Ce fut...

DAMIS, *l'interrompant.*

Avant midi!

CÉPHISE.

Un jour de fête?

DAMIS.

Eh! oui.

CÉPHISE.

Ce fut donc le mardi.

DAMIS.

Eh! non, vous dis-je encor, je le sais bien.

FRONTIN, *à part.*

Le traître
(*A Damis.*)
Va tout gâter.... Ce fut le mardi, mon cher maître.

DAMIS.

Lundi, maraud!

FRONTIN.

(*Bas.*)
Mardi.... Qu'allez-vous contester?

DAMIS.

Mais, voyez ce coquin qui me vient disputer !

CÉPHISE, *à Frontin.*

N'est-il pas vrai, Frontin ?

DAMIS.

Eh ! non.

FRONTIN.

Qu'il vous souvienne....

DAMIS, *l'interrompant.*

Veux-tu te taire !

CÉPHISE.

Enfin....

DAMIS, *l'interrompant.*

Non ; quoi qu'on me soutienne,
Je suis parti lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Peste de l'étourdi !

DAMIS.

DAMIS.

Ce fut, dis-je....

CÉPHISE, *à part, en fuyant.*

Fuyons, évitons la tempête.

DAMIS, *les suivant jusqu'au fond du Théatre.*

Consultez l'almanach; mardi n'étoit pas fête.

SCENE XII.

DAMIS, *seul.*

OH! parbleu! pour le coup, sa tête a pris l'essor.
Eh! bien, je mets en fait qu'elle se plaint encor.
Ayez raison tout seul, on fuit, on vous maltraite;
On veut que vous laissiez la vérité muette.
Si comme un écolier vous n'êtes gouverné,
Tout le monde s'obstine à vous dire obstiné.
L'un vient me nier tout, me dispute, m'excede:
Parce qu'il est mon pere il faut que je lui cede.
L'autre, pour sa santé, vient disputer exprès;
Ma sœur m'impatiente, et j'aurai tort après....
Mais.... Lucile pourtant.... d'où vient me quitte-t-elle?
Je ne descendrai pas qu'elle ne me rappelle.

SCENE XIII.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH! te voilà, Lisette?

LISETTE.

Oui.

DAMIS.

Que fait-on là-bas?

LISETTE.

On dispute.

DAMIS.

Et sur quoi?

LISETTE.

Sur vous. C'est un fracas!...
Votre pere sur-tout : il crie, il vous menace.
Il n'entend plus raison. Il me soutient en face
Que vous êtes mutin, têtu comme un démon.

DAMIS.

Oui, c'est-là sa fureur.

LISETTE.

Moi, qui sais bien que non,
Je vous l'ai relancé de la bonne maniere;
Et, comme il avoit tort, il s'est mis en colere.

DAMIS.

Eh! oui; voilà le fait. On se croit offensé
Par la raison d'autrui; l'amour-propre blessé....

LISETTE, *l'interrompant.*

Justement.

DAMIS.

J'ai cent fois éprouvé ce délire.

LISETTE.

Dans les autres, car, vous, savez-vous contredire ?

DAMIS.

Mon Dieu ! non.... Mais enfin, on a son sentiment.

LISETTE.

Voyez ! qui ne l'a pas ?

DAMIS.

On le dit bonnement,

Et l'on trouve des gens...

LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, comme votre pere ?

DAMIS.

Qui, quoi que vous disiez, soutiennent le contraire.

LISETTE.

Cela n'est pas plaisant !

DAMIS.

Cela vous pousse à bout.

LISETTE.

Ces gens-là sont communs.

DAMIS.

Je les trouve par-tout.

Dès que je dis un mot...

LISETTE, *l'interrompant.*

Quel malheur est le vôtre !

DAMIS.

Que veux-tu ? quelquefois j'insiste comme un autre.

LISETTE.

Vous ?

DAMIS.

Oui ; j'ai quelquefois de la peine à plier.

LISETTE.

Quel plaisir prenez-vous à vous calomnier !
Non, disputer n'est point dans votre caractere.

DAMIS.

Non ; mais, de tems en tems...

LISETTE, *l'interrompant.*

Un enfant vous fait taire ;
Vous êtes trop docile, au moins ; c'est un défaut.

DAMIS.

Trop, non ; mais je le suis tout autant qu'il le faut.

LISETTE.

Vous l'êtes beaucoup trop.

DAMIS.

Non, il faut se connoître.
Souvent...

LISETTE, *l'interrompant.*

Eh ! non, jamais ; je le sais bien, peut-être.

DAMIS.

Tu sais mal, et ma tête...

LISETTE, *l'interrompant.*

Ah ! bon, par vanité,
Vous voudriez, je crois, passer pour entêté ?

DAMIS.

Oh ! je le suis un peu.

LISETTE.

Vous ? quelle erreur extrême !

DAMIS.

Oui, te dis-je, je suis...

LISETTE.

La docilité même.

DAMIS.

Lisette, encore un coup...

LISETTE, *l'interrompant.*

Et je vous soutiens, moi...

DAMIS, *l'interrompant aussi.*

Pourquoi me soutenir? sais-je pas mieux que toi...

LISETTE, *l'interrompant.*

Je n'en démordrai point; vous êtes doux, traitable.

DAMIS.

Moi! traitable? je suis obstiné comme un Diable!

LISETTE.

Eh! vous cédez toujours: c'est donc pour badiner?

DAMIS.

Je ne cede jamais.

LISETTE.

Vous me feriez damner!

DAMIS.

Je te dis qu'il n'est point de digue, de barriere
Que je ne brise, dès qu'on me rompt en visiere.

LISETTE.

Chansons que tout cela! je ne vous croirai point.

DAMIS.

Quelle obstination!.... me disputer ce point!

LISETTE.

Oui; je vous le dispute.

DAMIS.

Ah! bon Dieu! quelle tête!
Et je te soutiens, moi, qu'il n'est rien qui m'arrête,
Quand j'ai dit oui, Satan et toute sa maison
Ne pourroient en vingt ans me faire dire non...
(*Lisette rit.*)
Pourquoi me rire au nez?... Mais voyez quel caprice!..

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous vous rendez justice,
Et votre entêtement, par malice excité,
Mieux que je n'aurois fait, a dit la vérité.

DAMIS.

Eh! que diantre! tu viens aussi me contredire...
Ne vas pas croire, au moins, ce que j'ai pu te dire.
Je vais trouver Lucile; elle m'attend là-bas.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, vous ne la verriez pas.

DAMIS.

Qui m'en empêcheroit?

LISETTE.

C'est qu'elle, votre pere,
Et Céphise, en secret, sont avec le notaire.

DAMIS.

Eh! bien, c'est mon contrat dont il est question.

LISETTE.

Votre contrat? nenni!

DAMIS.

La belle vision!

LISETTE.

Non, vous dis-je, Monsieur.

DAMIS.

Oh! finis, je te prie.
Lucile... eh! non, Lisette; il y va de ma vie!

LISETTE.

Ma foi! vous mourrez donc.

DAMIS.

De grace, sur ce point
Cesse de badiner!

LISETTE.

Je ne badine point.
Vous la perdez, Monsieur.

DAMIS.

Je connois ta malice:
Tu voudrois m'obstiner?

LISETTE.

Non, c'est sans artifice,
Et, suivant le projet autrefois concerté,
Votre pere l'épouse.

DAMIS.

Hein?

LISETTE.

C'est la vérité.

DAMIS.

Lucile auroit bien pu...

LISETTE, *l'interrompant.*

Rien n'est plus véritable.
Auprès de votre pere, elle fait l'agréable,

Ne se souvient de vous que pour vous plaisanter,
Et gronde votre sœur qui veut lui résister.

DAMIS.

C'en est trop; je prétends... oui, je veux...

SCENE XIV.

LISETTE, DAMIS, JULIE.

JULIE, *à Damis.*

AH! mon frere! Lucile...

DAMIS, *l'interrompant.*

Eh! bien, ma sœur?

JULIE.

Elle épouse mon pere.

DAMIS.

Vraiment, c'est fort bien fait.

JULIE.

Ce n'est pas tout encor.

DAMIS.

Quoi donc?

JULIE.

A sa gaîté donnant un libre essor,
Elle a promis là-bas, dans son audace extrême,
De vous faire signer son contrat à vous-même.

DAMIS.

Ah ! parbleu ! volontiers.

JULIE.

Non, ne le signez pas ;
Car j'ai surpris mon pere, il lui disoit tout bas :
« Si vous gagnez sur lui qu'il signe, à la bonne heure,
» Le contrat sera bon : je consens qu'il demeure ;
» Mais s'il ne signe point, marché nul. »

DAMIS.

C'est de moi
Que dépend son contrat ? Je le signe.

JULIE.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Je le signe.

LISETTE.

Fort bien !

DAMIS, *à Julie.*

C'est une affaire faite ;
Voudrez-vous me cacher ce que m'a dit Lisette,
Sa noirceur, sa gaîté, ses bons mots ?

JULIE.

Non, vraiment.
Mais pouvant empêcher son établissement...

DAMIS, *l'interrompant.*

Moi, l'empêcher ?

LISETTE.

Fi donc !

DAMIS, *à Julie.*

Je triomphe, au contraire... La voici.

LISETTE.

Signez vîte et terminez l'affaire.

SCENE XV.

LISETTE, LUCILE, DAMIS, JULIE.

LUCILE, *à Damis.*

Peut-être savez-vous ?...

DAMIS, *l'interrompant.*

Oui, oui, l'on m'a tout dit. Je brûle que mon seing confirme cet ecrit.

LUCILE.

Je n'osois me flatter...

DAMIS, *l'interrompant.*

Oh ! flattez vous, Madame. Depuis assez long-tems tout le monde me blâme; Vous ne vous plaindrez plus de mon entêtement. Donnez-moi ce contrat.

JULIE.

Eh ! mon frere, un moment !

DAMIS.

Non, ma sœur.

LISETTE, *à Julie.*

C'est bien fait. Voulez-vous qu'il endure?...

DAMIS, *à Lucile.*

Donnez.

JULIE.

Vous la perdez par votre signature!

DAMIS.

Oui; mais, si je la perds, elle me perd aussi.
La suite fera voir qui perd le plus ici.
Elle aura beau chercher, jamais cœur si fidele
D'un amour aussi fort ne brûlera pour elle.
Mon défaut, tant blâmé, mon seul entêtement
Auroit été, ma sœur, de l'aimer constamment;
Mon obstination, dont se plaint la parjure,
De mon amour pour elle eût été la mesure.
Chacun de ses regards augmentant mon ardeur,
Rien ne m'eût été cher auprès de son bonheur:
Le moindre de ses vœux m'eût-il coûté la vie....
Ma sœur, n'en parlons plus.

LUCILE.

Je vous en remercie.

JULIE.

Remportez ce contrat.

DAMIS.

Non; je le signerai.

LUCILE.

Mon bonheur en dépend.

DAMIS, *à Julie.*

Son bonheur.... j'en mourrai!

Son bonheur!

LUCILE.

Oui, vraiment.

DAMIS.

Tant de sang-froid m'indigne ! Donnez-moi.

LUCILE.

Si pourtant....

DAMIS, *l'interrompant.*

Non, perfide ! je signe.... Oui, je signe, infidelle ! et je signe deux fois, Pour vous montrer combien j'approuve votre choix.

LUCILE, *froidement, emportant le contrat et allant le montrer à M. Damis et à Céphise, qui paroissent.*

Une seule eût suffi.

DAMIS, *à Julie.*

Ma sœur, elle me laisse. Je n'en puis plus !

JULIE.

Quoi donc !

DAMIS.

Qu'ai-je fait ? la traîtresse ! Je me meurs !

SCENE XVI

SCENE XVI et derniere.

LISETTE, CÉPHISE, DAMIS, M. DAMIS, LUCILE, JULIE.

M. DAMIS, *à Lucile.*

Oui, Lucile, oui, je suis satisfait :
Je l'ai dit, le contrat aura son plein effet.

DAMIS, *courant à son pere.*

Donnez-moi donc la mort, s'il faut qu'il s'exécute !

M. DAMIS.

Quoi ! n'as-tu pas signé ? Quelle est cette dispute ?

DAMIS.

Il est vrai. La perfide en me poussant à bout,
En m'obstinant sans fin, m'a fait souscrire à tout ;
Mais c'est ma propre mort que j'ai signé, mon pere :
Votre hymen, s'il se fait, me la rend nécessaire ;
Je mourrai devant vous de honte et de douleur
D'avoir souscrit moi-même à mon propre malheur !

M. DAMIS.

Mais pourquoi signois-tu ? car Julie et Lucile
T'ont dit que ce contrat devenoit inutile
Si tu n'y souscrivois.

DAMIS.

Eh ! oui, l'on m'a tout dit.

Que voulez-vous ? l'amour, la fureur, le dépit,
Que sais-je ? mon maudit entêtement, peut-être,
Ont fait que de ma main je n'ai pas été maître.
Mais comptez que ma mort va finir ce débat
Si je vois subsister ce malheureux contrat.

M. DAMIS.

Ce contrat te tient bien au cœur....

DAMIS.

Je le déteste !

M. DAMIS.

Je ne devinois pas qu'il te fût si funeste....
Mais, pourvu que Lucile y veuille consentir,
Puisqu'il te déplaît tant, il faut l'anéantir.

DAMIS.

Ah ! c'est vraiment par vous que votre fils respire.
Donnez-moi ce maudit contrat, je le déchire.

LUCILE.

Non, s'il vous plaît, Monsieur.

DAMIS.

Mon pere le veut bien ?

LUCILE.

Mais, Monsieur !

DAMIS.

Donnez-moi.

LUCILE.

Non, il n'en sera rien.

DAMIS, *se jettant à genoux.*

Lucile, à vos genoux, j'attends ma destinée!

LUCILE.

Non, ce contrat est bon... Oh! je suis obstinée!

DAMIS, *se relevant, à son pere.*

Ah! mon pere, aidez-moi; j'ose vous implorer!

M. DAMIS.

Bourreau! c'est ton contrat que tu veux déchirer.

DAMIS.

Mon contrat, se peut-il? mon contrat?

JULIE.

Oui, lui-même.

M. DAMIS, *à son fils.*

De ton entêtement vois la fureur extrême:
Tu signes contre toi!

LUCILE, *à M. Damis.*

Vous me l'avez promis,
Rappellez vos bontés, épargnez votre fils!

JULIE, *à Damis.*

Oui, Lucile a tout fait; si vous saviez, mon frere,
Comme elle a su toucher et sa tante, et mon pere!

LISETTE, *à Damis.*

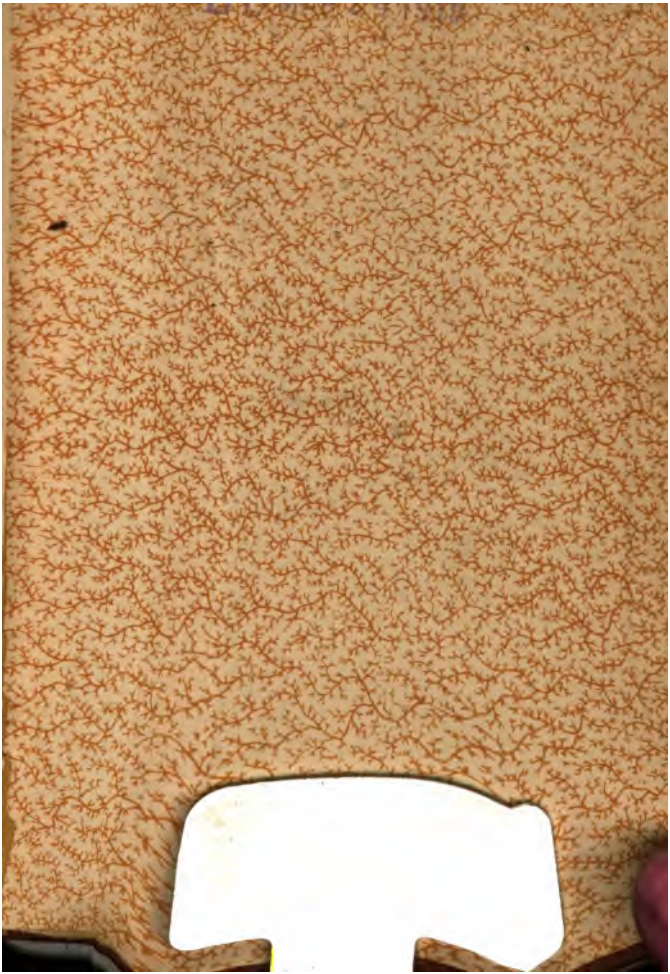
Oh! sans elle, ma foi! vous ne teniez plus rien;
Tout étoit contre vous, vous le méritiez bien.
De ce petit détour elle a fourni l'idée:
Il vengeoit tout le monde, et nous l'avons aidée.

DAMIS.

Je dois tout à Lucile!... Ah! mon cœur pénétré
Ne veut sentir, penser désormais qu'à son gré.

Soumis à ses conseils, complaisant pour les vôtres,
Je saurai respecter les sentimens des autres.
Assez de mon humeur l'opiniâtreté
M'a rendu le fléau de la société.
(*A Lucile.*)
Je veux que ma douceur à la vôtre réponde;
C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

LISETTE.

Enfin, pour le moment, les voilà tous d'accord.
Il se dit corrigé; mais, moi, j'en doute fort.
Une femme pourtant est son plus sûr remede,
Si têtu qu'il puisse être, il faudra bien qu'il cede.

FIN.